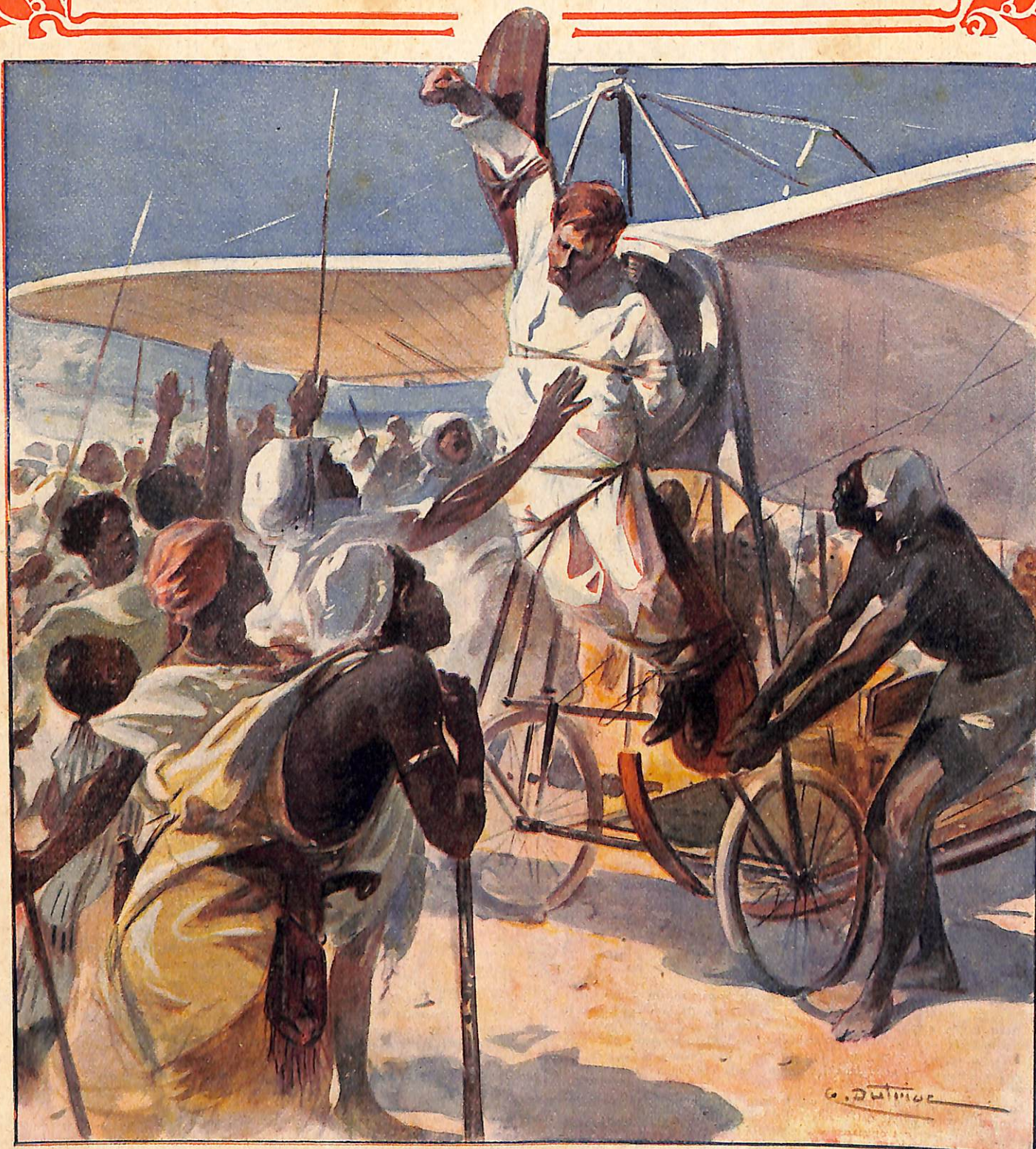


Journal des Voyages

AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR



GRAND ROMAN D'AVENTURES

DANS CE MÊME NUMÉRO :

**Capitaine
Vif-Argent**

PAR LE

Capitaine DANRIT

DANS CE MÊME NUMÉRO :

**L'Ambassadeur
extraordinaire**

Par Louis BOUSSENARD

Par Paul d'IVOI

Prix des Abonnements

TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies. 2 50
Etranger. 3 fr.

SIX MOIS

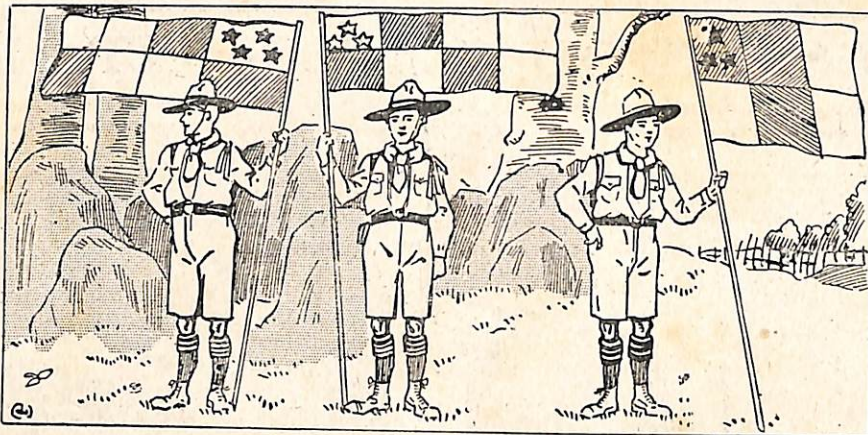
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Etranger. 6 fr.

UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Etranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



Les Boy-scouts français

Nos

Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du Journal des Voyages. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 en timbres français adressés à nos bureaux.

DEUXIÈME QUESTION

Voici les chefs de trois patrouilles de boy-scouts, chacun porte un fanion sur lequel est inscrit, d'une façon spéciale, au moyen d'étoiles et de carrés blancs ou noirs le nom du département français auquel appartient son groupement. Sur la première case de chaque fanion les étoiles sont là pour vous guider dans vos recherches, et vous résoudre facilement la question si nous vous disons que la couleur des cases varie selon qu'elles représentent des voyelles ou des consonnes.

MARCHE A SUIVRE

Ce Concours comportera neuf questions, dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 8 janvier 1912. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les neuf bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros de Novembre et de Décembre, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Les solutions de ce Concours seront publiées le 11 février 1912.

NOS PROCHAINS NUMÉROS

DANS HUIT JOURS

Une superbe première page en couleurs de TOPANI, consacrée à notre nouveau roman

Le Capitaine Vif-Argent

par LOUIS BOUSSENARD

ouvrira notre prochain numéro dans lequel on lira également avec le plus vif intérêt :

La Chasse aux Aigles en Mongolie

par J. DAUTREMER

Un Convict chef de la Police

Au Pays des Fakirs

Les Italiens en Tripolitaine

EN DÉCEMBRE

Le Journal des Voyages publiera dans le courant du mois de décembre sous le titre

Au Vieux Soudan

le récit du voyage qu'a fait, récemment, en Afrique occidentale, son distingué collaborateur

AUGUSTE TERRIER

Secrétaire général du Comité de l'Afrique française.

Au cours de la mission qu'il a remplie à Sierra-Leone, en Guinée, au Soudan et au Sénégal, notre collaborateur a réuni pour nous des notes de voyage et des photographies fort intéressantes, et il fera revivre ici les hommes et les choses de cette belle colonie acquise par nos armes et maintenant si prospère.

DANS QUINZE JOURS

Une splendide page en couleurs de CONRAD, illustrant un des plus dramatiques épisodes de

L'Ambassadeur extraordinaire

par PAUL D'IVOI

ouvrira un attrayant numéro dans lequel paraîtront, entre autres articles et variétés :

Les Diabliques de la Forêt

par A. TERRIER

Les Secrets de l'Océan

A la Cour du Rajah de Karauli

Les Fauves en Voyage

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

LA VIE ACTIVE

par le colonel ROYER

UN RECUEIL UNIQUE
EN SON GENRE
VÉRITABLE VADE-MECUM
UTILE A TOUS

Entre tous, les abonnés du Journal des Voyages appartiennent à une élite éprise par tempérament et par goût des formes diverses de la Vie active. Il nous a paru qu'ils seraient heureux d'avoir entre les mains, non pas une prétentieuse panacée contre toutes les embûches de l'existence, mais une sorte de Vade-Mecum, clair, concis, aux images parlantes, propre à guider les énergies et les bonnes volontés dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

Aussi avons-nous établi, à leur intention, le captivant album La Vie Active que nous leur offrons en prime cette année. Le colonel ROYER, qui a bien voulu se charger de rédiger cet ouvrage, y a condensé tout un ensemble de connaissances et de conseils utiles, pratiques, honnêtes. Un long travail de prépa-

ration nous a permis de présenter ces matières sous une forme originale et attrayante, empreinte de la bonne humeur qui convient à notre race, exempte de tout enseignement solennel et doctrinal.

En somme, nous avons seulement tiré la philosophie et la leçon de l'œuvre entière du Journal des Voyages qui, par les fictions passionnantes de ses maîtres romanciers, par les récits vécus des plus illustres explorateurs, par la science agissante et variée à l'infini de ses géographes, peut revendiquer à bon droit le titre d'Ecole d'Energie.

Inspirée par les conditions de la vie actuelle, notre belle prime se base sur les sentiments les plus droits et les plus élevés, sur le bon sens, sur le cœur, sur le commun amour de la Patrie.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Pour être fort.
Pour développer sa force.
Pour utiliser sa force.
La santé par l'hygiène.
La marche, premier des sports.
Sachons nous débrouiller.
Pour savoir se diriger.
La vie au grand air.
Pour deviner le temps.
Comment on campe.
La cuisine improvisée.
A travers champs et bois.
Le long des rivières.
La mer et la montagne.

Illustrations de HENRIQUEZ

A NOS LECTEURS

Cette prime est offerte gratuitement à tous nos nouveaux abonnés de six mois et d'un an. Exceptionnellement, tout abonnement de trois mois partant du 1^{er} novembre ou 1^{er} décembre et souscrit avant cette dernière date par mandat-poste de 2 fr. 50 (étranger 3 francs) à l'adresse à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris, donnera aussi droit à cette prime gratuite qui sera envoyée dans la seconde quinzaine de novembre.

La recevront également tous ceux de nos abonnés actuels qui nous enverront avant fin novembre le montant de leur nouvel abonnement.

Voir en tête de cette page les conditions d'abonnement.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

A cheval et en voiture.
Auto et bicyclette.
Aérostation et aviation.
Tir et chasse. Pêche et canotage.
Incidents et accidents.
Petits maux, petits remèdes.
Pansement des blessures.
Sachons nous défendre.
Comment on arrête un cheval emballé.
Secours aux asphyxiés et noyés.
Comment une femme peut se défendre.
L'art de voyager. Souvenirs de voyage.
Comment aller aux colonies.
Etc.

Au-dessus du Continent Noir

CHAPITRE II

OSWALD LE RENÉGAT (Suite.)

Par le Capitaine DANRIT

(Commandant DRIANT)

Au territoire du Tchad, dans le Sud du Ouadaï, le capitaine Frisch, un Alsacien, chargé de l'avant-garde de la colonne du colonel Magnien, 350 hommes et deux canons. Le lieutenant Deresne lui rend compte de son inquiétude, devant le silence de l'ennemi qu'on sent aux aguets. Toutes les précautions sont prises. Mais un homme paraît soudain devant le capitaine et lui remet ce message : « Je ne t'ai pas oublié. Prends garde à Oswald et aux tamarix ! OURIDA. »

Frisch se rappelle cette Ourida. C'est la fille de notre ennemi, le caïd Hellal. Oswald Ruchlos était un ancien légionnaire, qui s'était bien conduit au Maroc, malgré qu'on eût signalé de lui des correspondances suspectes. A l'expiration de son service, il avait sollicité un rengagement pour l'une des dernières campagnes du Tchad, lequel lui fut accordé en raison des services rendus et il avait fait partie de la colonne qui assiégea Ouanyanga, dans l'Est du Borkou.

RUCHLOS s'était montré particulièrement brillant dans l'attaque; il avait franchi, le premier, aux côtés de Frisch, la brèche ouverte par les pièces de campagne dans l'épaisse muraille de terre battue, et, suivi de quelques soldats que sa valeur avait entraînés, il avait successivement chassé de case en case les défenseurs du tata. Derrière lui, une ligne de cadavres jonchait le chemin parcouru.

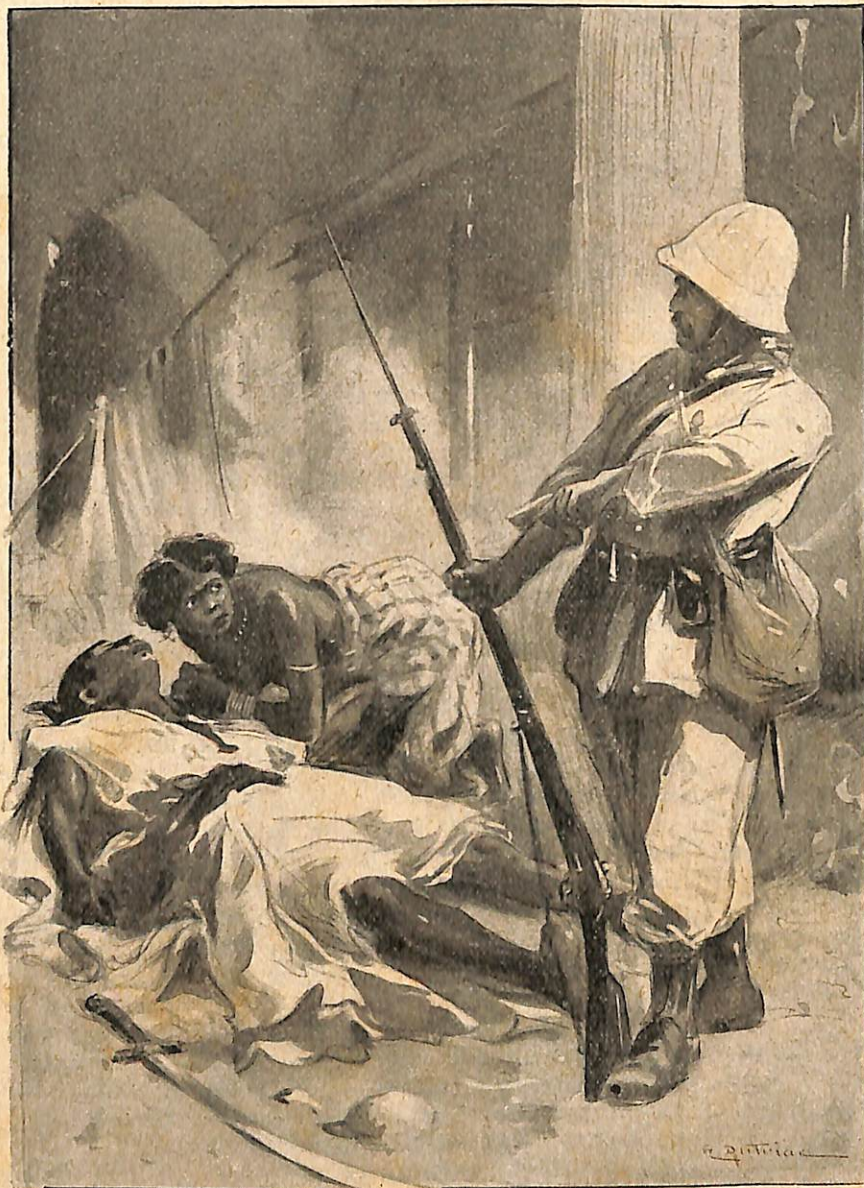
A l'extrémité du village, quelques fugitifs s'étaient groupés, avec le dessein évident de la défendre devant une case plus vaste que les autres, surmontée de l'étendard vert du Prophète.

A larges coups de baïonnette, la petite troupe des assaillants s'ouvre passage et Ruchlos pénètre dans la case inondée de lumière par l'ouverture qu'un obus a pratiquée dans la coupole.

Une toute jeune fille d'une éclatante beauté est debout contre la paroi du fond; ses magnifiques cheveux noirs dénoués baignent ses épaules de reflets bleus : elle retient des deux mains sur sa poitrine sa mehalfa dégrafée dans le désordre de sa surprise, mais, sur son visage, on chercherait en vain une expression de crainte.

C'est manifestement une fille de grande tente; issue d'une longue lignée de chefs, elle est habituée à regarder la mort en face. Elle appartient à une tribu où, comme chez les Touareg, les femmes ne sont pas tenues de se voiler, et où, souvent, elles accompagnent les guerriers dans leurs expéditions et leur razzias.

Un Arabe couvert de sang est debout devant elle; la longue touffe de ses cheveux bat sa tête énergique largement balafnée; il se jette au-devant de Ruchlos et lève



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

La jeune fille éperdue s'était jetée sur le blessé. (P. 417, col. 2.)

sur le soldat son sabre recourbé; l'arme va s'abattre, quand l'Alsacien, plus prompt fait un pas en arrière, et, d'un coup de baïonnette lancé en pleine poitrine, étend l'indigène à ses pieds.

La jeune fille éperdue se jette sur le blessé; elle l'embrasse étroitement en poussant à travers ses sanglots ce cri déchirant :

« Khouia ! Khouia ! » Mon frère ! Mon frère !

Le malheureux fait un effort; il se soulève dans une convulsion suprême, une flamme jallit de ses yeux, et il retombe mort

entre les bras de sa sœur.

La jeune fille se redresse, étend la main vers le meurtrier, et dans un geste tragique d'anathème, lui crie :

« I lanek ! » Il (Dieu) te maudisse !

Les soldats, dans la griserie du massacre, se sont précipités; ils vont frapper l'enfant; car l'homme redevient dans ces assauts ce qu'était « l'ancêtre des cavernes » : une bête féroce; Ruchlos les écarte :

— Elle est à moi, dit-il.

Son attitude menaçante, l'autorité dont il jouit dans la compagnie, sa redoutable carrure, en imposent à ses compagnons. Suivant les usages tolérés en ces contrées sauvages, la captive lui appartient, et les soldats s'éloignent.

De tous côtés éclatent les sonneries de « cessez le feu » et de « rassemblement ».

Ruchlos entraîne la jeune fille qui résiste désespérément; sur le seuil il se trouve face à face avec Frisch qui rallie ses hommes.

Le lieutenant voit la lutte engagée entre le légionnaire et la jeune fille :

— Laissez cette en-

fant ! ordonne-t-il.

— Elle est à moi, répond grossièrement le soldat en fixant l'officier avec défi.

La jeune fille a deviné un protecteur dans ce chef à la calme attitude; elle échappe à Ruchlos et se jette aux pieds de l'officier.

— Elafou ! Elafou ! la Sultan ! Grâce, Grâce, ô Seigneur !

Puis elle parle de son père, des siens, elle s'exprime avec une telle volubilité que Frisch, bien que familiarisé avec la langue arabe, la comprend à peine. Il se renseigne auprès d'un des hommes qui lui servent

habituellement d'interprètes : la jeune fille se nomme Ourida ; c'est la fille du caïd Hellal qui jouit d'une grande influence dans le Tibesti, où il commande pour le cheikh Snoussi, l'ermite formidable de l'oasis de Koufra, réduit inaccessible de la secte, perdu au milieu des sables du désert de Libye.

Hellal a pu fuir, mais le frère d'Ourida, Hassen, est mort en essayant de la défendre.

— Tu es libre, prononce Frisch, et il fait expliquer à Ourida qu'il a fera reconduire sous escorte à l'endroit qu'elle désignera, à la condition qu'elle réponde de la sécurité des cavaliers qui l'accompagneront. Les yeux de la jeune fille se remplissent de larmes.

— Ia ! Allah rebb el' âalamin !...

O Dieu, maître des mondes !...

Elle ne peut achever son évocation reconnaissante : Ruchlos a brutalement posé la main sur son épaule, et, bravant Frisch du regard :

— Cette femme est à moi ! gronde-t-il avec colère.

— Les Français ne sont pas des marchands d'esclaves, répond Frisch avec calme. Cette fille est libre !

— Alors, personne ne l'aura ! riposte Ruchlos au comble de l'exaspération ; et saisissant son fusil par le canon, il va broyer d'un coup de crosse la jolie tête au regard profond, lorsque la main vigoureuse du capitaine arrête son bras.

Les légionnaires arrêtés par ce spectacle se ressaisissent à la vue de leur camarade qui, les yeux injectés de sang, et ne se contenant plus, laisse tomber son arme inutile pour s'élancer sur son chef et l'étrangler de ses mains aux larges spatules d'assassin professionnel.

Frisch, en lisant le billet d'Ourida, revoyait l'abominable scène ; ses soldats rués sur Ruchlos écumant et le ligotant étroitement, la réunion d'une cour martiale ; la condamnation à mort du coupable et son évasion mystérieuse à la veille de l'exécution.

Il se souvenait surtout, comme si c'était hier, du billet qui lui fut apporté par le sergent de garde qui avait laissé échapper le prisonnier :

C'était un feuillet d'agenda en haut de laquelle on lisait : « *Pour le lieutenant* » et plus bas, en lettres épaisses écrites rageusement, cette seule phrase : J'AURAI TA PEAU, soulignée trois fois.

Ruchlos l'avait mise bien en évidence, fixée par une épingle, sur la porte de sa cellule ouverte et l'officier avait dédaigneusement haussé les épaules en arrachant le menaçant billet.

Puis, son esprit se reporta vers les quinze jours qui s'écoulèrent entre la délivrance d'Ourida et sa remise aux mains d'un de

ses parents, vénérable cheikh chargé de la racheter et à qui elle avait été rendue sans rançon.

Il la revit dans la petite case d'Ouananga qu'il lui avait fait aménager et où il allait, toujours accompagné de camarades, s'informer de sa santé et de ses besoins, lui témoignant le respect dont il eût fait preuve envers une fille de sa nation et de son monde, cependant que les grands yeux de la captive se fixaient sur lui avec une expression de gratitude attendrie. Il évoquait son attitude toujours digne, sa démarche gracieuse et fière, et il avait encore dans les oreilles, le jour de la séparation, l'adieu qu'elle lui avait jeté d'une voix tremblante :

— Dieu te récompense ! Ourida ne t'oubliera jamais !...

Et voilà que l'enfant, fidèle à ses serments, payait sa dette en avertissant son sauveur du danger pressant qui le menaçait.

Certes, tout était à redouter de ce « merdedd », ce renégat de Ruchlos.

Dans la case où, après la sentence des juges, il attendait l'heure du châtimement, il avait partagé la captivité d'un chef snoussi fait prisonnier dans la dernière affaire. La connaissance approfondie de la langue arabe et de ses finesses que Ruchlos avait acquise pendant son séjour à la Légion, lui avait permis de lier conversation avec son compagnon, de gagner sa confiance et de s'évader avec lui, grâce à la connivence de quelques convoyeurs indigènes, qu'il avait été impossible de découvrir.

Accueilli d'abord avec méfiance par les Arabes, Ruchlos s'était bientôt affirmé par sa supériorité intellectuelle et physique : sa haine irréductible contre les Français leur avait fait entrevoir en lui un auxiliaire précieux contre l'ennemi commun, et si l'épithète infamante de renégat était restée accolée à son nom, elle lui était devenue, en quelque sorte, comme un titre de gloire.

Bien plus, sa conversion à l'islamisme, son esprit délié, ses facultés divinatoires, ses connaissances approfondies en médecine l'avaient fait rapidement considérer comme un chef spirituel, une sorte de Maître de l'Heure, « Moul eç Çaha ».

Deux ans après, personne ne discutait plus la sincérité de sa conversion retentissante.

Et, comme il avait souvent conseillé et dirigé contre les postes français des entreprises heureuses, sa réputation s'était promptement répandue parmi les marchands d'esclaves, les razzieurs d'ivoire et les fanatiques du centre africain : tout ce qui avait horreur du nom français était accouru vers lui, les bras chargés de défenses d'éléphants, les mains pleines de sachets de poudre d'or, que des émissaires fidèles avaient été échanger en Tripolitaine contre des armes et des munitions d'origine allemande ou belge.

Un important matériel de guerre avait été ainsi patiemment constitué à Ben Ghazi et dirigé d'abord sur l'oasis de Koufra, puis de là, par territoire anglais, sur les montagnes de Djila, où le déserteur renégat s'était créé une véritable repaire dans une ancienne Zaouïa fortifiée.

Le service des renseignements français avait signalé ses agissements, mais sans l'identifier avec le déserteur de jadis : on ne le connaissait que sous le nom de « Cheikh el Qaci », le Cheikh Cruel, que lui avaient donné ces peuplades barbares surprises elles mêmes de la férocité de ses instincts.

Frisch, en l'entendant nommer, maintes fois, comme un des adversaires contre lequel le colonel Magnien était décidé à marcher, ne s'était jamais douté qu'il s'agissait de son ancien légionnaire, et, en recevant le billet d'Ourida, il ne s'imaginait pas davantage qu'Oswald et le Cheikh el Qaci fussent un seul et même personnage.

Comment, d'ailleurs, pourrait-il supposer que le caïd Hellal, dont le misérable a, trois ans auparavant, tué le fils et tenté de violenter la fille, ait pu contracter alliance avec lui ?

Comment croire qu'Ourida elle-même, dont le souvenir touchant se manifeste, ce soir-là, de façon si opportune, puisse frayer avec le bandit dont le passé ne peut être pour elle qu'un cauchemar dont la vue seule doit la transporter d'horreur ?

Frisch n'approfondit pas : ce qui pour lui est hors de doute, c'est qu'Oswald est dans le voisinage, et qu'il faut redoubler de précautions, car tout est à redouter de ce compatriote devenu un implacable ennemi...

Mais que signifiait cet autre avertissement : « Prends garde aux tamarix ! »

La reconnaissance envoyée à la tombée du jour, du côté de l'Oued Namous, éloigné de 800 à 1,000 mètres

du campement, avait bien signalé un petit bouquet composé de ces arbustes et de quelques jujubiers, sur la rive opposée.

Ce couvert permettait bien à l'ennemi d'arriver inaperçu jusqu'à 1,000 mètres des canons et des mitrailleuses de la colonne française : mais avec un pareil champ de tir devant elle, celle-ci avait de la marge.

NOTRE SUPPLÉMENT GRATUIT

Nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à tous nos lecteurs, abonnés et acheteurs au numéro, notre nouveau supplément mensuel si apprécié de tous : *La Vie d'Aventures* qui contient une nouvelle inédite de Pierre Lecomte du Nouÿ

La Conquête du Ranch 22

Ce supplément, qu'on trouvera encarté dans le présent numéro, porte une pagination qui suit celle du *Journal des Voyages*. Ainsi, à la fin de l'année, *La Vie d'Aventures* peut être réunie en volume au *Journal des Voyages*, chacun de ses numéros prenant place après le deuxième numéro de chaque mois.

Certainement, il ne faudrait pas ouvrir le feu à 200 ou 300 mètres à peine, comme l'avait ordonné le colonel Moll, peu d'instants avant de succomber sous une masse grouillante de Massalits lancés à toute allure; on n'aurait plus le temps, dans ce cas, d'arrêter l'assaillant, surtout s'il comptait dans ses rangs de nombreux cavaliers. Quelles que fussent les pertes qu'on lui infligerait à courte distance, sa vitesse acquise l'amènerait quand même jusque sur les baïonnettes des tirailleurs et ce serait le désordre presque fatal jeté dans le carré, malgré la discipline et le sang-froid des troupes noires.

Donc, si l'attaque venait à se produire, on fouillerait avec l'artillerie les tamarix visibles de la face est du camp; et, sans attendre au lendemain, Frisch décida de faire porter sur ce point l'artillerie qui avait été mise en position aux angles sud du campement.

Comme il allait sortir, il se ravisa. Le courrier noir était toujours là, accroupi au pied d'un des montants de la tente : dans la tension d'esprit qui venait de lui faire jeter un long regard vers le passé, Frisch l'avait oublié.

Par cet homme qui devait savoir beaucoup de choses, puisque manifestement il arrivait du camp musulman, on devait pouvoir recueillir les renseignements les plus urgents sur la force, la direction et la proximité des assaillants. Mais, aux premières questions que l'officier lui posa, le nègre répondit par une phrase dans laquelle Frisch reconnut un idiome du Tibesti qu'il comprenait difficilement, et, soulevant la toile de sa tente, il appela :

— Nadir !

Il dut répéter son appel, puis aller secouer la tente voisine de la sienne : Nadir, l'officier interprète, dormait à poings fermés; il parut enfin, les yeux lourds de sommeil. En quelques mots, Frisch le mit au courant de la situation et, aussitôt, le dialogue prit une tournure plus rapide et plus précise :

— Comment te nommes-tu ?

— Chouchane ¹.

Le noir s'était levé et avait prononcé ce nom avec autant de fierté et d'emphase que s'il eût exhibé le titre le plus illustre.

— Que fais-tu ?

— Je suis le serviteur d'Ourida bent Hellal, la fille du Maître.

— Quel maître ?

La question parut stupéfier le messager.

Comme s'il pouvait y avoir au monde d'autres maîtres qu'Allah, d'abord, et ensuite celui dont Chouchane était l'esclave ? Pourtant, devant l'insistance de l'interprète, il consentit à répondre :

— Mais le Chef ! Celui que nous suivons...

— Le caïd Hellal ?

— C'est son nom, et, puisque tu le connais pourquoi m'interroges-tu ?

— Et où se trouve-t-il, ce chef ? poursuivait Nadir sans s'arrêter aux étonnements naîssants de Chouchane.

¹. Chouchane, petit nègre, diminutif affectueux.

Cette fois, le géant aux cheveux crépus resta muet. Il mit seulement un doigt sur ses lèvres et, à l'aide d'une mimique expressive, il fit comprendre aux deux officiers qu'il lui était impossible de répondre à semblable question.

— Tu ne veux pas le dire ? insista l'interprète.

Non, Chouchane ne voulait pas le dire, il ne le pouvait pas.

Sa maîtresse l'avait envoyé porter une carte au Roumi; elle lui avait recommandé de pénétrer jusqu'à lui sans éveiller l'attention, lui dépeignant la tente au-dessus de laquelle flottait un drapeau bleu, blanc et rouge; il s'était acquitté scrupuleusement de sa mission, au risque de se faire loger une balle dans la tête; il ne fallait pas lui en demander davantage... Ceux de chez qui il venait étaient des musulmans comme lui; il n'avait rien à révéler sur leur compte.

L'interprète, habitué à obtenir des renseignements par les moyens violents quand la diplomatie et la douceur avaient échoué, fit siffler la cavache qu'il tenait à la main et qui était comme un attribut de sa fonction, car il ne la quittait jamais quand il interrogeait un indigène.

Mais le capitaine lui mit la main sur le bras : il était visible qu'on n'obtiendrait rien, par la brutalité, du fidèle serviteur, et il eût répugné à l'officier d'employer des procédés qui eussent étonné et peiné certainement Ourida lorsqu'elle les aurait connus.

— Demandez-lui seulement de quel côté ils arrivent, Nadir ?

Le nègre montra la direction de l'oued Namous.

— Et comment s'y est-il pris pour que les sentinelles ne l'aient pas arrêté à l'entrée du camp ?

A cette nouvelle question, Chouchane répondit par un large sourire et un hochement de tête qui en disaient plus long que tout un discours. Puis étendant le bras dans un geste qui embrassait tout l'horizon du désert immense, simulant ensuite les souples ondulations d'un corps qui rampe sur le sable, il fit comprendre à ses interlocuteurs qu'il pouvait se glisser partout, sans qu'aucun œil pût le découvrir au milieu de la brousse.

— Nous ne saurons rien de plus, murmura Frisch.

Et brusquement il demanda au noir :

— Tu as faim, Chouchane ?

Les yeux blancs du messager roulèrent dans sa face noire avec une si intense expression de désir que l'interprète ne put s'empêcher de rire.

— Avec les nègres, ça prend toujours, mon capitaine, cette offre-là : ces animaux mangeraient toute la journée !

— Alors, emmenez-le avec vous, Nadir, restaurez-le, et qu'il ne reparte pas sans que je lui aie donné une réponse pour celle qui l'a envoyé; il nous quittera au petit jour. Vous voudrez bien traduire ma lettre en un arabe plus correct que mon « sabir » habituel.

Chouchane s'inclina jusqu'à terre, prononça dans un autre idiome, qui en faisait un vrai polyglotte, une de ces phrases pompeuses et imagées dont les Orientaux ont le secret, et, se redressant sur ses longues jambes, souple, félin, rasant le sol, il se faufila derrière l'interprète sous la porte de toile que Frisch tenait soulevée pour leur livrer passage.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.

(Commandant DRIANT.)



Les Mystères de l'Amazonie A la Recherche des Indiens Blancs

Les tribus de l'intérieur de la Colombie, de l'Ecuador et du Venezuela ont toujours cru fermement à l'existence de cette mystérieuse race des Indiens blancs, qui, d'après elles, habiterait la région la plus inaccessible du haut bassin de l'Amazonie.

Dès la conquête de l'Ecuador, les Espagnols entendirent parler d'une civilisation fondée dans cette région par une race supérieure, si bien que Gonzalès Pizarro, vice-roi de Quito, consacra plusieurs années à préparer une expédition qui irait conquérir ce mystérieux empire.

Elle se mit en marche en 1540. Son effectif ne comptait pas moins de 350 Espagnols et de 4,000 Indiens, conduits par le vice-roi en personne. Mais le désastre s'annonçait dès la traversée de la Cordillère.

Quand elle rentra dans les murs de Quito, elle ne se composait plus que d'une poignée d'affaiblis et de malades : 270 Espagnols et 3,000 Indiens avaient laissé leurs os dans les forêts vierges de l'Amazonie !

Depuis cette époque, les recherches ont continué, mais par intermittence.

Des expéditions scientifiques, organisées tant au Brésil qu'au Pérou, ont rapporté de nouveaux indices sur l'existence probable de cette mystérieuse tribu.

Mais aucune n'a réussi à entrer en contact avec elle, ni même à pénétrer dans la région inexplorée que l'on croit être son domaine, c'est-à-dire dans les forêts impénétrables du territoire d'Acre.

Le seul explorateur contemporain qui nous ait rapporté des informations de quelque précision sur ces Indiens blancs, est le major P.-H. Fawcett, officier anglais en disponibilité.

Et nous ferons profiter les lecteurs du *Journal des Voyages* de notre bonne fortune, qui fut de pouvoir consulter les notes du distingué explorateur.

Pendant qu'il explorait la région du Haut-Acre, M. Fawcett fit la connaissance d'un Péruvien, homme d'éducation et d'initiative, qui récoltait en grand le caoutchouc.

Il passa plusieurs semaines dans son camp, et la question des Indiens blancs revint souvent dans leurs causeries.

Ce Péruvien, pour apprendre les langues des tribus qui pouvaient lui être utiles dans son industrie, avait vécu deux années parmi les Indiens sauvages. Il avait même pris pour femme la fille d'un chef.

Convenez qu'il avait poussé un peu loin l'assimilation : il avait participé plusieurs fois à des repas de chair humaine !

Mais, un jour, son beau-père l'avait convié à manger avec lui un... bifteck de Brésilien. Et, plutôt que de manger de la chair de blanc, il

avait planté là sa nouvelle famille, et était venu se fixer dans l'Acre. Un jour, comme il remontait la rivière Tuhuamanu en compagnie d'un de ses frères, et à la tête d'une centaine de *peones*, un de ceux-ci accourut au camp en annonçant qu'il venait d'apercevoir, un peu en amont, une bande de *bugris* ou d'Indiens sauvages.

Le Péruvien choisit une vingtaine d'hommes et s'achemina dans la direction indiquée, en faisant un détour dans la forêt. Bientôt, il aperçut les Indiens, six hommes et deux femmes. Et, à sa vive surprise, il constata qu'il se trouvait enfin en présence de ces fameux « Indios Blancos » dont il avait tant entendu parler !

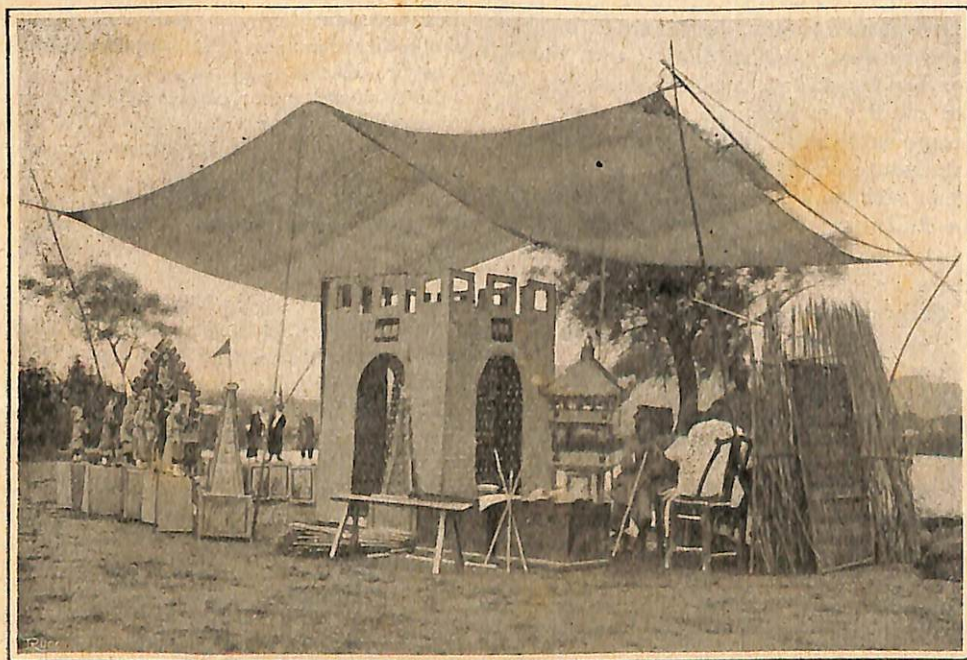
Complètement nus, superbement musclés, ils offraient l'apparence d'Européens à la peau hâlée. Leurs longs cheveux étaient blonds avec des reflets roux, et leurs yeux étaient d'un bleu d'acier. Les traits des deux femmes étaient d'une finesse extraordinaire.

En son désir d'examiner de plus près ces mystérieux Indiens et d'essayer d'entrer en relations avec eux, le Péruvien sortait déjà de sa cachette, quand un de ses nègres, poussé par un besoin de tuer — tuer un Indien, c'est un jeu permis ! — décharge son winchester. Les autres l'imitaient dans l'instant. Et les Indiens blancs prenaient la fuite, en abandonnant, mort ou blessé, un des leurs sur le terrain.

Mais une pluie de flèches empoisonnées prouvait aussitôt qu'ils n'abandonnaient la partie que pour venger plus sûrement leur frère. Deux nègres s'affaissaient, frappés à mort, les membres déjà tordus par les convulsions d'une horrible agonie, et leurs compagnons s'enfuyaient en poussant des cris de terreur, cependant que les Indiens venaient ramasser leur frère, pour disparaître presque instantanément derrière l'épais rideau de lianes.

Le major Fawcett a recueilli, au cours de son voyage, plusieurs récits analogues. Suffisent-ils à prouver l'existence des Indiens blancs ? Il est trop prudent pour admettre comme des vérités ce genre de preuves. Mais il ne cache pas qu'il croit personnellement à l'existence de ces *Morcegos*, ou chauves-souris, ainsi que les habitants du Matto-Grosso désignent ces mystérieux indigènes, pour l'habitude qu'ils ont de chasser pendant la nuit et de se cacher durant le jour.

— A. LEBLANC.



LA « TOUSSAINT » OU LA FÊTE DES ANCÊTRES EN CHINE

Les riches familles font dresser une tente sur le lieu des sépultures des ancêtres où des mets consacrés sont apportés.

La TOUSSAINT

UNE VISITE AUX SÉPULTURES



ou la fête des Ancêtres en Chine

Les devoirs et les honneurs qu'on rend dans chaque famille aux ancêtres



Les effigies des défunts et des lanternes de couleurs sont disposées devant chaque tombe.

défunts, en Chine, ne se bornent pas au temps du deuil et de la sépulture. Comme chez nous, il y a des cérémonies spéciales qui doivent s'observer à leur égard, et que l'on pourrait comparer à notre Toussaint, bien qu'il n'y ait pas de Saints dans le sens que nous attachons à ce mot et que les Saints, au Céleste Empire, ce sont les ancêtres défunts.

Les premières de ces cérémonies se pratiquent dans la salle des ancêtres à certains mois de l'année ; car, il n'y a pas de famille qui n'ait

un bâtiment fait exprès pour cette cérémonie. Là, se rendent toutes les branches d'une même famille et l'assemblée est, par suite, souvent fort nombreuse, puisqu'il y vient quelquefois soixante ou quatre-vingts branches de la même origine. Alors, il n'y a pas de distinction de rang : l'artisan, le laboureur, le mandarin, le lettré sont confondus dans les mêmes pratiques d'adoration ; c'est le plus âgé, ce n'est pas le plus riche et le plus noble qui a le premier rang.

Les tablettes avec les noms des ancêtres sont rangées en ordre et, devant, une table est chargée de plusieurs mets : viandes, riz, fruits, vin et aussi parfums et bougies. La famille, alors, sous la direction du plus âgé, fait les adorations et les prosternations d'usage. Tout est réglé par les rites depuis la plus haute antiquité et dans toutes les familles ; par toute la Chine, la cérémonie est identique.

Une fois l'année, les cérémonies se pratiquent au lieu même de la sépulture des ancêtres. Comme les tombeaux sont hors de la ville et souvent dans la montagne, les familles s'y rendent à une certaine époque comprise entre le commencement d'avril et le commencement de mai ; les parents arrachent les herbes, les broussailles, font leurs adorations et mettent sur le tombeau les mets consacrés. Quand il s'agit d'une famille riche, elle dresse, comme on le voit dans notre dessin, une tente, fait porter les mets dans une chaise à porteurs, accompagnée d'autres porteurs auxquels on confie les statuettes représentant les effigies des défunts et des lanternes multicolores.

Les Chinois qui sont excessifs dans toutes leurs cérémonies, le sont encore plus quand il s'agit d'honorer les ancêtres ; mais c'est une maxime établie par les lois et les usages.

Pour Confucius et ses contemporains, cette cérémonie était un déploiement de respect vis-à-vis des défunts, et le deuil d'un mort très proche, comme un père ou une mère, durait trois ans pendant lesquels le fils s'abstenait de paraître en public, et même, s'il était mondain, donnait sa démission pour se livrer à sa douleur. Aujourd'hui, quand on a brûlé des feuilles de papier doré, représentant une fortune colossale supposée, devant la tombe, quand on a offert du vin, du riz, et brûlé des pétards, on considère les morts comme devant être très satisfaits. — JOSEPH DAUTREMER.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

L'Ambassadeur

Extraordinaire

par PAUL d'IVOI

Première Partie.

La Mission Secrète.

Le général japonais Uko, convoqué en secret dans les bureaux de la légation de Corée à Paris par le conseiller d'ambassade japonais Arakiri, reçoit de lui un ordre singulier. Le Mikado le charge d'assurer la domination du Japon sur les océans Pacifique et Indien, et, la mission étant secrète, Uko ne reçoit qu'un ordre, emporter un paquet contenant un pantalon qu'Arakiri lui remet : en route les indications précises lui seront données à ce sujet.

Uko part un peu étonné et traduit sa fureur contre un inconnu le savant Marcel Tibérade, qui a trop librement admiré dans la rue sa fille Sika. Quant à Arakiri, heureux de s'être débarrassé d'un objet aussi compromettant, il quitte le consulat pour prendre quelques heures de repos qu'il trouve bien gagnées, sans se douter que sa conversation avec le général a été entendue par Célestin Midoulet, agent de renseignements.

Ce dernier part à la recherche du fameux pantalon qui cache des secrets d'État.

Chapitre II

OU TIBÉRADE TROUVE CE QU'IL NE CHERCHE PAS

COMMENT Emmie ! s'écria Marcel Tibérade, il ne reste plus rien de notre dernier louis ?

— Mais non, mon cousin ! Tu sais bien que nous l'avons cassé lundi et nous sommes jeudi, aujourd'hui !

— Lundi, fit le jeune homme devenu subitement rêveur. Lundi, le jour de cette belle aux cheveux d'or.

— Tu dis ?

— Rien, ma chérie, rien.

— Ah ! j'avais cru.

Ces répliques s'échangèrent entre le jeune homme entrevu à la porte de la légation de Corée et une fillette de quatorze ans environ, dont le visage présentait avec celui de son interlocuteur ce que l'on est convenu d'appeler un air de famille.

Elle était mince, nerveuse ; ses yeux vifs, son allure preste justifiaient le sobriquet que lui avait appliqué son cousin Tibérade.

« Emmie, petite souris. »

Cousins, ils l'étaient.

Le brave garçon, qui, en dépit de trois doctorats, vivait une vie si difficile, n'avait

pas hésité, deux ans auparavant, sa mignonne parente devenue orpheline, à la recueillir.

Il était pour elle, un père, ou mieux un frère aîné, tâchant de lui épargner les duretés de l'existence, n'y réussissant pas toujours, ce dont il se lamentait, ce dont la gamine, elle, s'amusait avec l'heureuse insouciance faisant le fond de son caractère.

Un instant le silence régna dans la petite chambre meublée pauvrement, mais si propre que l'on comprenait de suite qu'ici

— Je ne critique pas la ménagère, murmura Tibérade avec un sourire mélancolique ; seulement le dîner de ce soir m'apparaît problématique.

— Bah ! le pain et le fromage, c'est ce que je préfère, et cela, on peut le trouver à crédit. »

Toute la confiance de la petite Parisienne vibrat dans ces paroles. Il secoua la tête.

« C'est égal, la guigne s'acharne après moi. J'ai un emploi, la maison tombe en déconfiture. C'est-à-dire que j'ai le mauvais œil, comme disent les Napolitains. »

Il se leva brusquement, décrocha son chapeau.

« N'importe, on m'a promis une place dans une société financière, capital : 300,000,000 ! Si ma présence la ruine, celle-là, je me considérerai comme un danger public. Après cela, on ne me donnera peut-être pas le poste... Enfin, j'y vais.

— Et tu vas rentrer avec une bonne nouvelle. Mon petit doigt me le dit. »

Il serra la fillette sur son cœur.

« Chère petite souris, ton affection confiante me réconforte. C'est toi, vois-tu, qui rend le courage au grand diable que je suis.

— Pas diable, cousin Marcel...

— Tu ne vas pas m'appeler ange, j'imagine ?

— Non, non... Ils ont des ailes dans le dos, il faudrait faire des trous dans ton habit pour qu'elles passent. Encore des dépenses somptuaires ! Mais tu es le meilleur des bons garçons. En t'appelant cousin, je te fais tort d'un grade. Dans mon cœur tu es le frère dévoué qui a recueilli l'enfant sans papa, sans maman, et il y a une justice, vois-tu... la récompense de ton dévouement viendra.

— La récompense, c'est ton affection.

— Ta, ta, ta... Une affection qui a les dents longues et l'appétit constant, qui

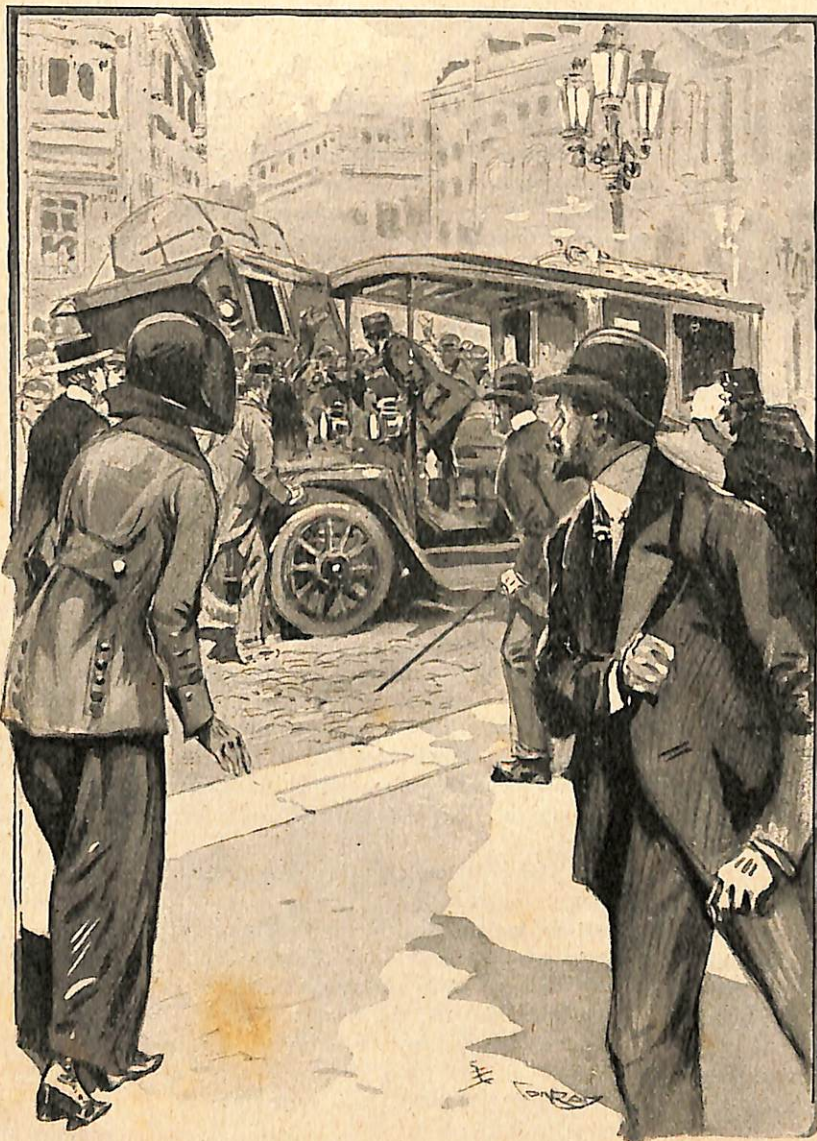
t'oblige à doubler tes dépenses sans apporter le moindre supplément de recettes. Tu n'as pas voulu me mettre en apprentissage.

— Oh ! mignonne, tu as à peine quatorze ans.

— A cet âge-là, il y a une petite fille dans la maison qui gagne déjà trente sous par jour.

— Oui, mais elle ne sait pas l'histoire, la géographie, les mathématiques, la littérature, tout ce que je t'ai appris.

— Elle sait coudre, cousin, et c'est pour cela qu'on lui donne trente sous. »



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Un coup d'œil lancé vers l'endroit où il était tout à l'heure montre à Tibérade un rassemblement dont les voitures en collision occupent le centre. (P. 422, col. 2.)

logeaient des vaillants, auxquels la pauvreté ne communiquait pas le découragement.

« Enfin, reprit la fillette, un louis en quatre jours c'est peut-être beaucoup ; mais nous avons eu des dépenses exceptionnelles : 1 fr. 95 à la teinturerie pour ma casaque ; 1 fr. 25 de ruban pour rafraîchir mon chapeau et 2 fr. 15 pour le stoppage de ta jaquette déchirée. Total : 5 fr. 35 à la toilette, reste 14 fr. 75 de nourriture, soit à peu près 3 fr. 70 par jour. C'est là un bilan qui n'admet pas de critique. Mon honneur de ménagère est sauf.



Tous deux se considérèrent en silence.

Enfin Marcel eut un mouvement d'épaules, comme s'il rejetait un fardeau trop pesant, et d'un ton abaissé :

« Je m'en vais. Attends-moi... J'espère, tu sais, j'espère. Il faut espérer. »

Déjà il dégringolait en hâte l'escalier de l'humble maison de la rue Lepic, où il habitait.

D'un pas rapide, il gagna la rue Blanche, la parcourut, traversa la place de la Trinité et s'engagea dans la chaussée d'Antin.

Parvenu à la place de l'Opéra, ses yeux furent attirés par la devanture appétissante de la maison Ferrari.

Les victuailles exerçaient un véritable hypnotisme sur le jeune homme dont le direr restait problématique.

« Sardines à la Rossini, lut-il machinalement sur une pancarte dominant une pyramide de boîtes historiques, 1 fr. 20. Voilà les injustices sociales : à cette heure, une sardine vaut plus que le docteur que je suis. »

La réflexion le fit sourire, mais il s'éloigna de la devanture, tournant le dos à l'étalage tentateur.

Ce mouvement lui fit apercevoir la balustrade du Métropolitain, au milieu du refuge ménagé au centre de la place.

Et soudain, il demeura figé, les yeux désorbités, stupéfait et frissonnant.

Au bord du trottoir qui lui faisait face, il venait de reconnaître la jolie personne remarquée par lui quatre jours auparavant, près de la légation de Corée.

« C'est elle, bredouilla-t-il, elle ! »

Inconsciente de l'émotion qu'elle provoquait, Sika, car c'était bien elle, descendit du trottoir et se prit à traverser la chaussée avec cette tranquillité des personnes qui ont le pied parisien.

Il la regardait se rapprocher, les yeux troubles, sous l'impression de vivre une minute de rêve.

Et tout à coup il a un cri étouffé :

Une automobile, lancée à toute vitesse, a débouché de la rue Meyerbeer; le chauffeur, qui parle à un personnage assis à l'intérieur de la voiture, ne regarde pas en avant. Le véhicule court droit sur Sika. Il va la renverser, l'écraser. Dans un éclair, Tibérade la voit blessée, morte, sanglante. Et, emporté par un désir irrésistible de la sauver, il s'élance en avant, atteint l'automobile, bondit sur le marchepied. Il repousse le wattman ahuri, et, imprimant un brusque mouvement au volant, il provoque une embardée qui fait entrer la voiture en collision avec un camion lourdement chargé.

Mais le jeune homme n'a cure de l'accident qu'il vient de provoquer. Il ne songe qu'à celui qu'il a empêché.

Il a sauté à terre. Il a saisi la jeune Japonaise, l'a presque portée sur le trottoir.

Il va s'excuser de la brutalité de son acte, brutalité commandée par les circonstances.

Il n'en a pas le temps.

Sika lui a pris la main et l'entraîne de l'autre côté du refuge. Elle bredouille des phrases entrecoupées :

« Merci... merci...; encore une tentative

criminelle... A aucun prix, je ne do's être mêlée à tout ceci. Excusez ma précipitation, monsieur, je vous suis profondément reconnaissante. »

Un auto-fiacre passait.

Elle arrête le cocher d'un geste, prend place dans la voiture, et celle-ci s'éloigne, laissant Tibérade seul, tout étourdi de l'aventure.

Il ne la voit plus. Il se demande ce qu'il fait là. Un coup d'œil vers l'endroit où il était tout à l'heure lui montre un rassemblement dont les voitures en collision occupent le centre. Diab e ! si on l'apercevait, son intervention lui créerait des ennuis.

« Disparaissons, » se dit-il.

Et il se jette dans la rue Auber, bientôt masqué au groupe qu'il fuit, par les bâtiments de l'Opéra.

Il est hors d'atteinte. Il prend une allure indifférente, les mains dans les poches, souriant à son « moi » intérieur qui lui répète en modulations triomphantes :

« Elle, sauvée par moi... En voilà une chance ! »

Ainsi, il remonte machinalement vers Montmartre, insensible à ce qui se passe autour de lui, absorbé par la pensée de l'adorable vision qui emplit son souvenir. Il heurte les passants, mais il ne prête aucune attention à leurs récriminations. Il est si loin de la réalité, si enfoncé dans son rêve, qu'un gros homme, bousculé par lui, lui crie : « Pourriez faire attention, espèce d'abruti ! » il réplique de l'air le plus gracieux : « Bien aimable, monsieur. » Ce qui méduse l'insulteur.

La phrase incessamment répétée chantait en lui. Cependant ses jambes arpenaient le terrain. Son corps, abandonné à lui-même par l'esprit absorbé, se dirigeait instinctivement vers la rue Lepic, tel le cheval regagnant l'écurie à l'insu d'un cocher endormi.

Sans être sorti de son rêve, il se trouva dans son logement.

Une exclamation de la petite Emmie le rappela au sentiment de la réalité.

« Déjà de retour ! s'exclama la fillette... »

« Et tu es content, cela se voit. »

— Content ? Dis ravi, transporté.

— Alors tu as réussi, bravo... On va mettre les petits plats dans les grands. Je cours chercher le dîner. »

Une douche glacée n'eût pas surpris davantage le rêveur Tibérade.

« Le... dîner ? Sapristi ! Je l'ai oublié. »

— Cela n'a aucune importance, puisque tu as une place à présent.

— Mais non.

— Non quoi ?

— Je ne me suis pas même présenté. Eh ! une aventure incroyable... ; une automobile emballée... ; ses grands yeux noirs ne la voyaient pas.

— Les yeux de l'automobile ?...

— Mais non, de la jeune fille.

— Quelle jeune fille ? Tu as une façon de raconter. »

Le jeune homme allait s'expliquer, narrer l'incident. Il n'en eut pas le temps.

Deux coups frappés à la porte lui coupè-

rent la parole. Et Emmie ayant ouvert, Tibérade recula avec un cri sourd. Sur le seuil, il venait de reconnaître Sika elle-même, avec, auprès d'elle, le monsieur rencontré quatre jours auparavant devant le porche de la légation de Corée.

Celui-ci salua courtoisement, puis désignant Marcel Tibérade :

« Je vois que je suis bien chez M. Marcel Tibérade. »

— Vous savez mon nom ? s'écria le jeune homme stupéfait.

— Il sied donc que je vous apprenne le mien. »

Et se désignant, le visiteur prononça d'une voix nette :

« Général Uko. »

Puis, appuyant la main sur l'épaule de sa compagne, il ajouta :

« Ma fille Sika ! »

Après quoi, il s'assit tranquillement sur une chaise que lui avançait Emmie, bouleversée par la présence inattendue de cet inconnu s'intitulant général.

Il y eut un silence. Marcel se taisait, son cœur battant à grands coups dans sa poitrine. Emmie se sentait quelque peu intimidée, et cette impression, peu ordinaire chez elle, la réduisait au mutisme.

Le général, lui, examinait les deux cousins. Il murmura, regardant la fillette :

« Votre sœur, sans doute. »

Tibérade retrouva la voix pour répliquer :

« Non, ma cousine. »

— Une cousine pour qui il se dévoue autant que pour une sœur, fit impétueusement Emmie.

— Emmie ! supplia-t-il.

— Eh bien, quoi ? M. le général ne sera pas fâché de savoir que tu as recueilli l'orpheline, que tu l'instruis, que tu te mets en quatre pour qu'elle ne manque de rien, que tu es un cœur d'or... C'est, du reste, la seule chose en or dans notre maison, » conclut la fantasque créature d'un ton ironique, comme si elle jetait un défi au sort.

Tibérade essayant de l'arrêter d'un geste suppliant, le visiteur protesta :

« Mademoiselle a raison. Ces détails, que je connaissais d'ailleurs, me font plaisir à entendre. »

— Comment, vous saviez...

— Mais oui. Avant de monter, j'ai fait dans le voisinage une enquête rapide.

— Une enquête ?

— Oh ! très sympathique. Je désirais me documenter sur le sauveur de ma fille.

— Oh ! le sauveur !...

— Si, si. Elle m'a conté la chose. Elle est courageuse, donc elle n'a pas exagéré. Donc je maintiendrai ma résolution, quoi que vous puissiez dire.

— Soit.

— Vous m'avez conservé mon enfant, qui m'aurait manqué à ce point que j'aurais probablement renoncé à vivre ; en échange, je veux vous assurer ce qui vous manque...

— N'allez pas plus loin, monsieur, mon acte était si naturel ! »

Le général se prit à rire.

« Ah ! vous trouvez naturel de risquer votre existence ?... »

— Je recommencerais avec joie.

— La manie du dévouement, alors ?

— Non, mais pour M^{lle} Sika... »

Tibérade s'arrêta net, une rougeur intense embrasant son visage. Le ton, les mots, il l'avait senti, étaient l'aveu de l'attraction affectueuse exercée sur lui par la fille du général.

A sa grande surprise, l'officier japonais reprit du même ton cordial, auquel se mêlait une imperceptible pointe d'ironie :

« Ah ! ah ! pour ma chère Sika ? »

— Pour elle, oui... pour vous aussi, général, bredouilla le jeune homme. Les sympathies, le sacrifice, ne se raisonnent pas. Je vous ai aperçus lundi dernier.

— A la légation de Corée ?

— Précisément... Eh bien, j'ai senti, je ne sais quoi, ce que l'on doit éprouver en face d'amis, de parents...

— Le coup de foudre, enfin ?

— Amical et respectueux à votre égard, général, croyez-le bien. »

L'officier hocha la tête ; un fugitif sourire contracta ses lèvres et lentement :

« En ce cas, si je vous demandais un service ? »

— Je vous en serais reconnaissant.

— Même s'il vous faisait courir quelque danger ?

— Surtout alors, monsieur ; car je vous prouverais en acceptant que j'ai exprimé tout à l'heure un sentiment réel. »

Le général tendit la main à son interlocuteur ; il emprisonna dans les siens les doigts de Tibérade et les gardant un instant prisonniers :

« Je pense décidément que notre rencontre est heureuse. Vous êtes l'homme que je cherchais.

— Que vous cherchiez ?

— Ma foi oui : vous me serez fidèle, dévoué, j'en suis certain. Et moi, j'aurai plaisir à vous conduire à la fortune.

— Ça, c'est bien parlé, fit Emmie, à qui sans doute il coûtait d'être restée si longtemps en marge de l'entretien.

— Voulez-vous être riche ? reprit Uko avec un geste aimable à l'adresse de la fillette.

— Cela ne se demande pas.

— Et vous, monsieur Tibérade ?

— Cela dépend...

— A la bonne heure. Voilà l'hésitation d'un honnête homme... Cela dépend, alliez-vous dire, de ce qu'il faut faire pour cela.

— En effet. Non que je doute, monsieur...

— Bien, bien, interrompit le visiteur ; vous ne doutez pas ; cependant vous seriez ravi d'être renseigné. Ceci est très naturel d'ailleurs, et si vous consentiez à m'accorder quelques minutes d'attention...

— Soyez assuré que je ne perdrai pas une de vos paroles. »

Le général se recueillit un instant. Profitant de cette pause, Emmie alla s'asseoir auprès de Sika, qui écoutait, une buée rosée répandue sur son visage, disant avec quelle émotion elle suivait la conversation.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

Ceux qui dédaignent épées et pistolets

Plusieurs moyens féroces de laver un affront

IL nous arrive du Japon les détails d'un duel qui doit être certainement le premier en son genre et ne manque pas d'une grande originalité.

Le duel, là-bas, est formellement interdit sous les peines les plus sévères. On n'a le droit, pour terminer un différend, que de faire *hara kiri*, c'est-à-dire s'ouvrir le ventre.

Donc, deux barbiers d'Osaka se prirent d'une grande querelle et, fort embarrassés pour la vider, choisirent un ami commun comme arbitre.

Celui-ci, après avoir mûrement réfléchi, décida que les adversaires se battraient à coups de menton. On leur lia les mains derrière le dos, et pour éviter l'emploi des dents dans le feu de la lutte, on les bâillonna. En cet état, les deux barbiers, devant de nombreux spectateurs, se livrèrent à un combat qui souleva de convulsives hilarités. Les duellistes ne s'endommagèrent pas dangereusement, mais ils attrapèrent un formidable torticolis qu'ils ont gardé longtemps après.

C'est là, certes, une manière de vider un différend qui n'est pas banal. On peut toutefois la comparer à la lutte au *tomlé-levé* si en faveur autrefois chez les nègres des Antilles et qui tend heureusement à disparaître.

Selon les règlements du duel, les coups sont simples et redoublés.

L'un des noirs commence : se ruant la tête en avant, comme un bœuf, il tombe son adversaire qui attendait le choc sans broncher, et se relève instantanément pour frapper à son tour avec une violence incroyable. Celui qui reste inanimé sur le sol le premier est déclaré vaincu par l'assistance, qui a suivi avec passion les phases du combat.

Les indigènes du Queensland se battent ainsi, mais à coups de massue sur la tête, chacun frappant à son tour. Comme il est interdit de parer, le vainqueur peut se vanter de posséder un crâne joliment solide, mais il doit lui arriver dans la suite d'être sujet à de fâcheuses migraines. Point n'est besoin d'aller si loin, du reste, pour assister à des duels sauvages. Il y a trois ans, deux cochers parisiens s'étant pris de querelle ne décidaient-ils pas de se battre à coups de fouet. S'étant mis nus jusqu'à la ceinture, les deux antagonistes se zébrèrent le torse de coups terribles pendant dix bonnes minutes. Voilà deux cochers qui ne doivent pas être tendres pour leurs chevaux.

Rappelons-nous ces... duels ridicules d'étudiants allemands qui consistaient à boire, en s'injuriant, d'énormes quantités de bière. Celui qui roulait le moins vite sous la table était déclaré vainqueur. Il paraît que de temps en temps on voit encore un de ces combats singuliers à Heidelberg.

Il n'en va pas de même malheureusement du « duel à l'américaine », qui trouve encore des partisans, notamment aux Antilles. Les créoles prompts à se mettre en colère se sont toujours battus avec facilité. Il y a seulement quelques années, à la Martinique, les querelles les plus futiles se vidaient le fusil à la main entre planteurs, et ces duels ne sont pas rares encore aujourd'hui. Les armes employées portent des noms bizarres, comme seule l'imagination facilement dramatique des créoles pouvait en trouver : le fusil *drap mortuaire* est combiné de façon à amener presque toujours un dénouement fatal ; le *Trafalgar* est à deux canons et se rapproche davantage du fusil de chasse ordinaire.

La cause de ces rencontres est le plus souvent politique. Le *tir à volonté* est alors une condition formelle et il est rare que l'un des adversaires ne reste pas sur le carreau.

Une terrible forme de ces duels est la, rencontre à rien-pas. Disons tout de suite qu'elle a presque entièrement disparu.

L'une des armes est chargée à balle, l'autre à poudre seulement. Les adversaires ignorent lequel des deux fusils leur a été dévolu par le sort, et au commandement, ils tirent l'un sur l'autre à bout portant.

Dans les différentes sortes de duels que nous venons d'énumérer, l'homme montre déjà des instincts bien sauvages, mais que dire du combat au couteau en honneur au Mexique et dans certaines régions des États-Unis, où les deux ennemis se font attacher l'un à l'autre par le poignet gauche avant de s'aligner sur le terrain !

Cette corde de deux mètres qui les relie ne peut être coupée que quand l'un des deux combattants est tombé pour ne plus se relever.

Vraiment, quand on y songe, notre façon de satisfaire à l'honneur en échangeant deux balles sans résultat a tout de même du bon.

CYRILLE VALDI.

L'AMITIÉ CHEZ LES BÊTES

Un Chien qui fait partie d'une famille d'ours

Nous venons de passer un été extrêmement pénible à supporter, mais nous ne sommes pas ceux qui, dans les grandes villes, ont le plus souffert de la chaleur.

Dans les jardins zoologiques où les lions, les panthères et les chameaux croyaient avoir retrouvé le climat de leur patrie, les animaux des régions polaires se trouvaient en bien fâcheuse posture.

Et, pour ne pas avoir à déplorer des maladies graves, voire des pertes importantes, il fallut rendre plus supportable l'existence de ces pauvres bêtes en leur procurant artificiellement de la fraîcheur.

Au Zoo de Londres, qui s'enorgueillit à juste titre de posséder une magnifique collection d'ours blancs, on déménagea ces messieurs pour le terme de juillet. Une cage plus considérable encore que celle où ils s'ébattaient fut mise à leur disposition. Mais ce qui faisait l'attrait principal de cette nouvelle résidence, c'est qu'au lieu de comporter une simple fosse, dans laquelle l'eau stagnante se fût vite réchauffée sous les rayons ardents du soleil, on y avait aménagé à grands frais une petite rivière d'eau courante.

De la sorte les lourds habitants des pays glacés purent défier les grandes chaleurs en s'ébattant du matin au soir dans une eau limpide et fraîche. Aussi la cage des ours blancs fut-elle tout l'été le « clou » du *Zoological Garden*, les curieux ne se lassant pas d'admirer Martin faisant sa toilette et nageant avec bonhomie dans l'onde claire.

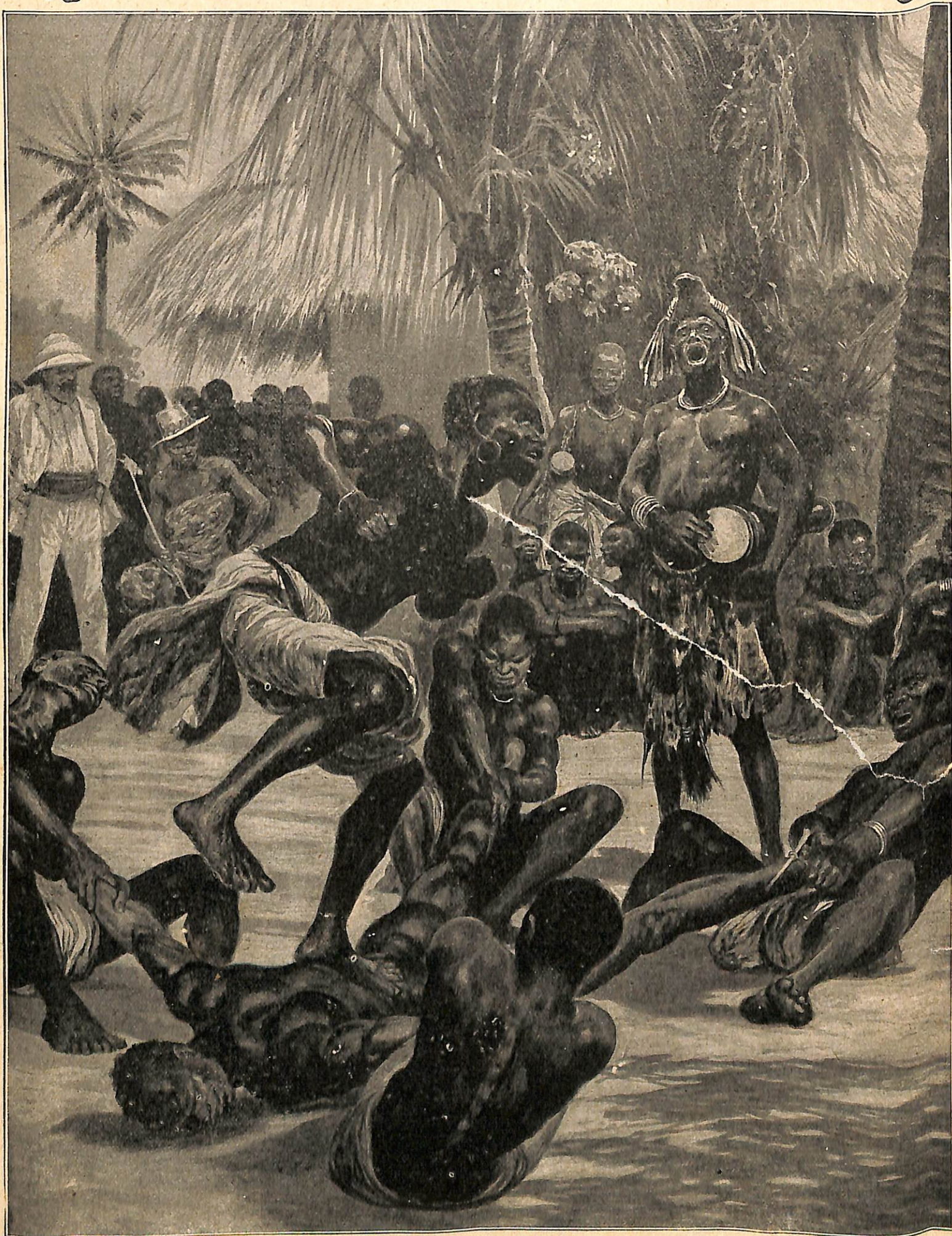
Mais ce qui plaisait surtout dans ce spectacle, c'est qu'on avait laissé dans la cage affectée aux jeunes ours un très beau chien noir et blanc : *Brother Paul* (Frère Paul) qui, ayant été leur compagnon d'enfance, continue à jouer avec eux dans la plus intime camaraderie. La première de nos curieuses photographies montre que cette affection d'ours à chien va jusqu'à s'aider mutuellement dans la toilette matinale.

A. R.



UN CHIEN QUI FAIT PARTIE D'UNE FAMILLE D'OURS

Installés pour les chaleurs estivales dans une vaste cage, les ours du Jardin Zoologique de Londres prenaient leurs ébats dans une rivière artificielle en compagnie d'un magnifique chien, « Brother Paul », leur ami d'enfance.



MASSAGE DIGESTIF DANS L'OUGANDA

Si un des leurs ne peut digérer ses aliments, c'est qu'il a avalé un serpent, pensent les indigènes de l'Ouganda. Il faut donc chasser cette bête malfaisante et c'est pour son bien que ce bon vègre, couché sur le ventre, subit cet écartèlement et ce piétinement forcé accompagné des cris « Tumbo ! Tumbo ! » vociférés par le danseur.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine

Vif-Argent

Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD

Première Partie. — Puebla.

Au Mexique, pendant l'expédition française de 1866-67, le capitaine Vif-Argent, entré dans le corps franc du colonel Dupin sous la recommandation du commandant de Tucé, est en reconnaissance avec son inséparable ami Mistoufle et découvre que 500 Mexicains vont surprendre le camp du colonel de Brincourt.

Il faut les empêcher. Les deux amis s'élancent au milieu de la troupe mexicaine, saisissent deux chevaux et luttent pour arriver bons premiers et aller prévenir le camp.

Les deux Français admirables cavaliers parviennent à dépasser les Mexicains qui leur donnent la chasse. De poursuivis ils sont devenus poursuivants ; deux cavaliers restaient en arrière, ils les font prisonniers et lorsque Vif-Argent s'empare de l'un d'eux, son chapeau tombe, une longue chevelure se déroule : c'est une femme !

Reproduction et traduction réservées. Voir le n° 779.

MASSAGE DIGESTIF

LE TUMBO

DANS L'OUGANDA

En voyant le dessin de la page précédente qui est un document véridique, nos lecteurs vont se récrier et s'indigner de la présence à cette scène de barbarie d'un blanc qui semble la suivre avec un vif intérêt. C'est, semble-t-il, une « atrocité coloniale », une survivance de ces coutumes féroces des négriers de jadis qui punissaient sévèrement les esclaves révoltés ?

Que les âmes sensibles se rassurent ! C'est pour son bien que le bon nègre, couché sur le ventre, subit cet écartèlement accompagné d'un piétinement forcené.

C'est dans l'Ouganda, la colonie anglaise de l'Afrique orientale, que sir Gerald Portal a observé cette curieuse application d'un traitement dont on peut vraiment dire qu'il est à l'usage externe. Un noir a-t-il mangé avec excès, — ce qui arrive souvent ? Le traitement de l'indigestion est simple. Aux yeux de ces indigènes, c'est évidemment qu'il a avalé un serpent, lequel s'est enroulé dans ses intestins. Il faut donc chasser la malfaisante bête.

Dans ce but, le patient se couche à plat ventre. Deux de ses amis le tiennent par les bras, deux autres lui passent aux jambes des cordes bien serrées qu'ils tirent de toutes leurs forces et, en même temps, le plus lourd du village saute sur lui et danse sur son dos un cake-walk effréné auprès duquel nos « matichich » et nos « likelle » ne sont qu'une petite valse languoureuse. Naturellement le malade se démène : les autres tirent bras et jambes plus fort encore, car c'est la preuve que le serpent résiste et qu'il est encore en vie. Il crie aussi : alors, le danseur pousse des cris effrayants : Tumbo ! Tumbo ! en s'efforçant de couvrir sa voix et, pour l'aider, un sixième opérateur chante aussi : « Tumbo ! » en frappant bruyamment sur un tam-tam.

C'est un spectacle attachant ! Les voisins ne man-

CHAPITRE II

Trattresse. — Au lasso ! — Où Mistoufle se dévoue. — Alerte ! — Arrivé à temps. — Nos zouaves.

DANS la vie d'aventures, si préparé que l'on soit à toutes les surprises, il en est qui, en dépit de tout sang-froid, vous cassent, comme on dit, bras et jambes...

Une femme ! Une vraie femme ! Aux cheveux de soie, aux yeux de velours, qui lancent des rayons que la fureur rend fulgurants comme des éclairs. Le front est blanc... le teint est mat, les lèvres sont rouges comme la fleur du cactus... physiologie étrange d'une inspirée ou d'une martyre. D'un mouvement instinctif Vif-Argent desserre la pression qui meurtrit les poignets et fait un mouvement en arrière.

Et la Mexicaine, d'un geste d'une rapidité foudroyante, tire de son corsage un stylet acéré et le darde sur son ennemi, en plein cœur... en même temps que de ses lèvres s'échappe un sifflement aigu.

Par bonheur, Mistoufle, qui n'est pas sentimental, a deviné plutôt qu'il n'a vu le geste et, par derrière, a saisi les deux coudes de la dame et les a ramenés un peu vivement derrière son dos.

Elle pousse un léger cri de douleur et le poignard s'échappe de ses doigts.

Mistoufle resserre l'étreinte :

quant pas de s'y rendre en foule et, accroupis en cercle, ils suivent les phases de l'opération, en jugeant d'après sa longueur de celle du serpent rebelle.

Ce massage digestif — c'est ainsi que sir Gerald Portal l'appelle — dure parfois jusqu'à vingt minutes. Vous devinez l'état du pauvre diable quand la cure est achevée. Il reste à plat ventre, pour de bon cette fois, les côtes brisées, l'échine rompue, les membres quelque peu disloqués. Il attend ainsi l'effet de ce remède qu'un cheval ne supporterait pas. Quant au serpent, l'histoire ne dit pas s'il est évacué. Mais la douleur éprouvée par le patient lui fait passer son indigestion et les auteurs anglais sont trop respectueux de leurs lecteurs pour pousser le réalisme jusqu'à préciser ce détail...

Sir Gerald Portal voit avec raison dans ce fait un bel exemple de la résistance des noirs à la souffrance. Cette qualité n'est pas spéciale à ceux de l'Afrique orientale. Nos médecins militaires au Soudan ont toujours été frappés de l'impassibilité des blessés. Un officier nous citait récemment le cas d'un méhariste de Mauritanie qui, ayant eu la cuisse fracturée par une balle, marcha pendant toute une journée sur son chameau, et, arrivé à l'ambulance, voulut traiter sa blessure au beurre de Karité, qui est le plus puissant baume pour les plaies aux yeux des indigènes. Nous nous souvenons qu'au Fouta Dialon un de nos porteurs, s'étant blessé au pied, nous lui avions fait un pansement à la teinture d'iode. Comme il restait en arrière, nous lui en avions laissé un flacon pour qu'il continuât le traitement pendant au moins une semaine. Deux jours après, il rejoignait notre petite caravane. Il avait employé en deux fois toute la bouteille ! La plaie et toute la chair voisine étaient brûlées par l'antiseptique. Mais il marchait !

Auguste TERRIER

« Hé ma petite mère, dit-il, pas de bêtises ou je cogne !... »

Vif-Argent n'a pas prononcé une parole, mais ses yeux sont comme rivés au visage de l'inconnue qui, les yeux ardents, soutient ce regard avec une expression d'indignable dédain.

« Lâche ! crie-t-elle. Tue-moi, mais ne me fais pas martyriser par ton valet.

— Hé ! dites donc, la belle ! commence Mistoufle, à qui le mot déplaît.

— Rends la liberté à cette femme, dit Vif-Argent d'une voix grave.

— Prenez garde, capitaine ! La vipère a des dents...

— Qu'elle soit libre !

— Soit ! Mais, sans vous commander, vous vous fourrez le doigt dans l'œil jusqu'au coude... Cette rageuse-là a tout l'air d'une folle !... »

A regret, il lui a lâché les bras.

Elle s'est remise en selle.

« Adieu, madame, dit Vif-Argent, les Français ne font pas la guerre aux femmes... et nous, ami, en avant !... Car voici de nouveau l'ennemi qui nous gagne. »

Elle est restée immobile, tendant l'oreille, les yeux fixés sur la lisière de la forêt, tandis que sur la route on entend le galop des chevaux qui se rapprochent.

« Dépêchons-nous, dit Mistoufle. Nous allons nous faire prendre. »

Mais Vif-Argent hésite, il voudrait voir encore quelques secondes cette ennemie désarmée, dont l'étrangeté indéfinissable le fascine... et qui semble dominée par une terrible passion qui lui ôte la notion de la réalité.

Par bonheur Mistoufle a moins de poésie dans l'âme.

D'un vigoureux coup de cravache, il fouaille le cheval de Vif-Argent et l'entraîne par la bride.

A ce moment, les Mexicains paraissent en haut de la côte... Vif-Argent frissonne... un remords lui mord le cœur... Ce temps qu'il a perdu, c'est peut-être aux dépens du salut de ses compagnons...

Quoi ! Cet effort héroïque, gigantesque, serait perdu.

Non ! Avant tout, le devoir !

« Adieu ! » crie-t-il une dernière fois à la Mexicaine.

Celle-ci est restée immobile, un sourire d'ironie aux lèvres :

« Au revoir ! » répond-elle.

Les deux chevaux s'éloignent au galop et disparaissent à un tournant de la route.

« Quelle admirable créature ! dit Vif-Argent, comme malgré lui.

— J'aimerais mieux avoir rencontré le diable ! » riposte Mistoufle.

La fin de la phrase s'étrangle dans sa gorge.

De la lisière de la forêt, en un point où se dressent entre les arbres des rochers dont les cimes se perdent dans les branches, des lasso ont jailli, brusques comme des serpents et se sont moulés aux corps des deux hommes.

Vif-Argent saisi au cou, aux épaules, au torse, est arraché de son cheval.

Il tombe, il roule, il est entraîné et en un clin d'œil disparaît dans l'épaisseur des végétations tropicales qui se referment sur lui et l'engloutissent.

Mistoufle, lui aussi, a été renversé par le choc des lanières, dures comme des lames d'acier. Mais, par un mouvement instinctif, inconscient, il a échappé à l'enroulement... il gît sur le sol, à demi brisé...

Pourtant, ses membres sont libres...

Et un cri de désespoir s'échappe de sa poitrine...

Vif-Arget, son ami, plus que son frère, à qui il a voué toute sa vie, est tombé au pouvoir de ces bandits.

Mais une autre idée jaillit de son cerveau. Oui, Vif-Arget a disparu, et sans doute les misérables ont déjà assouvi sur lui leurs cruelles vengeances.

Mais ce n'est pas tout... Cette tentative folle qu'ils ont faite à eux deux pour sauver le corps du commandant de Tucé et qui avait presque réussi, voilà qu'elle est inutile!

Les cavaliers mexicains arrivent à toute bride.

La femme a disparu... Mistoufle voit les chevaux gagner du terrain.

C'est pour les Français la surprise, le massacre...

Et il suffirait de quelques minutes pour donner l'alarme :

« Mistoufle, tu n'as que deux partis à prendre... ou te ruer dans la forêt et te faire tuer avec ton ami...

« Ou sacrifier ton affection et sauver les Français... »

L'hésitation n'a pas duré le temps d'un éclair. Mistoufle a regardé derrière lui. Il a une vingtaine de mètres d'avance. Par bonheur, son cheval est debout et n'a pas bougé.

« Adieu, mon capitaine, crie Mistoufle. Tu ferais comme moi. »

Il bondit en selle et fouaille la bête qui s'emballe...

Il dévale dans un tourbillon fou... Les Mexicains tirent, le plomb vole autour de lui... il s'est penché sur le garrot du cheval et lui lacère les flancs.

L'animal, fou de douleur et de rage, bondit avec la rapidité de la foudre. Mistoufle lui parle comme à un être humain.

« Va donc ! Va donc ! Pauvre bête ! Je te fais du mal... je le sais bien ! Mais il le faut... En avant ! En avant ! »

Le cheval a les naseaux en sang, les flancs rouges, les yeux hors des orbites...

Mais Mistoufle a encore gagné sur l'ennemi.

Et voici que tout à coup un cri retentit :

Le Qui vive ! Français !

C'est une grand'garde !...

Alerte ! Alerte ! L'ennemi !...

Une douzaine de zouaves de la compagnie de M. de Tucé sautent sur la route, aperçoivent les silhouettes mexicaines et commencent un feu d'enfer.

Mistoufle ne s'est pas arrêté... Il galope, jetant à pleins poumons son cri d'alarme ! Encore des grand'gardes ! Et le camp ! Enfin le camp !

Les trompettes sonnent le rassemblement.

Aux armes ! La discipline est sévère, l'ordre est excellent.

En quelques minutes, tout le détachement est à son poste.

M. de Tucé accourt, tête nue, l'épée à la main. Il voit ce cavalier, dont les vêtements, dont le visage disparaissent sous la poussière que collent la sueur et le sang...

Mistoufle va droit à lui... Son cheval s'abat.

Il roule aux pieds du chef et lui crie :

« Les Mexicains ! Ils sont cinq cents !... C'est la troupe d'Echegaray. »

La voix lui manque... Mais il a dit ce qu'il fallait dire... il peut mourir maintenant... et il tombe, inanimé, ayant aux paupières de grosses larmes.

M. de Tucé est un homme énergique, un officier sans peur. Il tient dans sa main son monde qui lui obéit et lui voue une confiance absolue.

Les zouaves n'attendent pas les Mexicains... En une minute, ils ont gravi la côte et se trouvent face à l'ennemi...

La fusillade s'engage. Les cavaliers mexicains — que leur rage a entraînés trop loin — tombent en quelque sorte dans le piège qu'ils avaient préparé.

Ils n'ont pas le temps de se former en ordre de bataille et les zouaves les fusillent à bout portant. La panique se met dans leurs rangs, les chevaux se heurtent, se bousculent... essaient de reculer devant la pluie de mitraille.

La première compagnie est anéantie... Les autres se jettent dans la forêt. C'est la défaite, la débandade, la fuite...

La route est obstruée par les cadavres des hommes et des chevaux, sans que de notre côté un seul homme soit tombé.

Le commandant vient inspecter le champ de bataille.

Les zouaves demandent à grands cris l'autorisation de se jeter en avant, de poursuivre les Mexicains jusque dans leurs repaires. Mais la prudence s'oppose à la réalisation de leurs désirs.

« Mes braves ! crie M. de Tucé. Vous n'avez pas droit aux folies inutiles, la France a besoin de vous. »

Et il donne ordre de rallier le camp... car, dès le lendemain, on part pour l'assaut de Puebla.

M. de Tucé n'a pas oublié le vaillant camarade qui a donné l'alarme et qui a sauvé le détachement... Il se rend à la tente où le blessé a été transporté et s'approche du lit sur lequel le malheureux est étendu, pâle comme un mort.

Et le regardant avec attention :

« Mais c'est Mistoufle ! s'écrie-t-il. Qu'est devenu le capitaine Vif-Arget, son inséparable ? »

A ce nom, une secousse galvanique fait tressaillir Mistoufle... il ouvre les yeux... Ses lèvres tremblent... et en un cri guttural ces seuls mots s'échappent :

« Mort... pour la France ! »

M. de Tucé se découvre et met sa main sur ses yeux.

« Pauvre Vif-Arget ! murmure-t-il. Et il me faudra annoncer cette terrible nouvelle à sa mère ! »

CHAPITRE III

Au Carnero. — Avec les cadavres. — L'ivresse de la mort. — Les souvenirs. — Le calvaire d'une mère. — Maître de ses nerfs. — Hardi, Vif-Arget ! — Évasion.

Revenons au moment où Vif-Arget est entraîné par le lasso d'ennemis invisibles.

La secousse a été si brusque, si violente qu'il a perdu connaissance.

Son corps entraîné se heurte aux troncs d'arbres, se déchire aux branches qui le fouettent.

Des hommes l'ont enlevé de terre, jeté sur un cheval et la course commence à travers la forêt, dont les guerilleros connaissent tous les détours. Ils gravissent une colline, parviennent à un plateau et là s'arrêtent et mettent pied à terre.

« Que faire de ce chien ? demande l'un. »

— Au Carnero¹, répond l'autre. Que faire d'un mort, sinon de le jeter dans la terre...

— Est-il mort ? »

Un des hommes s'est approché de Vif-Arget immobile, s'est agenouillé auprès de lui et, détachant le lasso, pose son oreille sur sa poitrine :

« Parfaitement mort. L'alferez sera content de nous. »

— *Quien sabe ?* Qui sait ? Elle nous a appelés à son secours... Par bonheur, nous étions à portée de son sifflet... Nous avons obéi, en bons serviteurs... mais les femmes ont tant de caprices !

— Les femmes, oui... mais pas notre alferez... A-t-elle jamais fait grâce ?

— Non. Tu as raison. Donc, nous avons bien fait de tuer l'homme...

— Et nous aurons plus raison encore de nous débarrasser du corps... au Carnero ! »

Les deux guerilleros empoignent Vif-Arget, l'un par les épaules, l'autre par les pieds, et montent au centre du plateau... Là, il y a dans le sol une faille profonde, tout encombrée d'une végétation folle... d'où s'élève un épouvantable relent de charnier...

Combien déjà ont été jetés dans ce gouffre, voués aux vautours et aux charognards !

Un mouvement de ballant et Vif-Arget est précipité dans cet abîme, à travers les branchages qui craquent, s'affaissent et finalement, comme une vague profonde, se referment sur la proie qu'on leur a jetée.

Et ses deux compagnons, satisfaits d'avoir rempli leur mission, vont rejoindre leurs amis dans le poste qui leur est assigné, auprès de l'hacienda qui sert d'asile à Echegaray.

Ils échangent encore quelques mots :

« Eh ! Domingo ! Tu es entré comme moi dans la troupe de la Hija Alferez¹... Sais-tu qui elle est ? »

— Que m'importe ? Elle paie bien... C'est une diablesse à la bataille et ne nous

¹ Carnero, charnier, trous que les Indiens creusaient sur les hauts plateaux et où ils jetaient leurs morts, les livrant aux vautours.

laisse pas chômer... Bonne Mexicaine et haïssant les envahisseurs. Que nous faut-il de plus?

— Rien! Tu as raison! Vive la Hija Alferez!

— Et allons boire à sa santé... »

Les heures s'écoulent. Sur le plateau des morts, le silence est profond.

Pourtant, dans le Carnero, un drame atroce se passe.

si ce n'est pas un horrible cauchemar...

Une odeur atroce le saisit aux narines...

Une idée sinistre jaillit dans son cerveau,

« Si j'étais enterré vivant!... »

Il ferme les yeux, concentre toute la force de sa pensée, essaie de se souvenir.

Oui, oui! Avec Mistoufle! Sur la route!

Luttant de vitesse avec les Mexicains...

prêt à rallier le camp, à sauver les Français

d'une surprise...

« C'est cela!... Ma mémoire se réveille!



CAPITAINE VIF-ARGENT

Mistoufle roule aux pieds du chef et lui crie : « Les Mexicains ! Ils sont cinq cents. » (P. 427, col. 2.)

Le lasso n'a pas achevé son œuvre. Vif-Argent est vivant.

L'air a de nouveau pénétré dans ses poumons, il a repris la notion de la vie, la volonté de l'effort.

Mais tout d'abord il lui semble qu'il est plongé dans un amas de décombres... qui craquent sous son poids et à tout instant menacent de s'effondrer.

Il étend les bras, crispe ses mains et n'arrive pas à saisir un point solide et qui puisse lui servir d'appui.

Le heurt cérébral a été si violent que son cerveau ne parvient pas à recouvrer son équilibre... il se demande s'il n'est pas fou...

1. La fille lieutenant.

Un dernier adversaire et tous les obstacles sont franchis... En avant!... Ah! une femme! Une étrange vision! Pourquoi m'a-t-elle troublé à ce point?... Je sais qu'un instant j'ai perdu mon sang-froid... J'ai vu un stylet dirigé sur ma poitrine... puis un coup violent... une chute... et plus rien!...

« Et maintenant... quoi? »

Cette courte méditation — où les souvenirs se sont faits et clairs et précis — a suffi pour rendre Vif-Argent à lui-même... et la notion des choses lui revient...

Bon! Il est dans un trou... au milieu de branches qui s'enchevêtrent et forment un lacis inextricable.

« Donc, ces branches, si peu solides qu'elles soient, ont quelque part des racines... et à une racine on peut s'accrocher!... »

Les végétaux forment à cet endroit une sorte de hamac qui le soutient provisoirement... il se soulève et étend les bras avec précaution, fouillant la verdure...

Tout à coup, il pousse un cri... de surprise, presque d'horreur.

Sous sa main, il a senti quelque chose de moite, de spongieux, de froid... comme serait le corps d'un serpent dégonflé.

Par un effet tout physique, une nausée lui est venue aux lèvres...

Mais il se contraint à regarder à la lueur indécise que tamisent les broussailles... il lui semble apercevoir à travers le lacis une tête qui le regarde... un corps atrocement convulsionné dans une pose diabolique...

Dans quel enfer est-il donc plongé? Il lui semble être entouré de larves épouvantables qui se tordent et grimacent...

Et ce sont bien des cadavres, les uns déjà desséchés et dont les membres ont la couleur des branches mortes... les autres — et ce sont les plus hideux — encore en voie ultime de décomposition.

Et il est là, lui, qui a vingt ans! Lui qui sent la vie gonfler sa poitrine et exalter son cerveau! Lui qui a des pensées, des ardeurs, des ambitions, il est écrasé sous cette masse morte!

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

TRADITIONS INATTAQUABLES

LA COIFFURE des Magistrats anglais

Depuis des siècles, les magistrats de tous les pays ont coutume de porter, dans l'exercice de leurs fonctions, un costume particulier, pour se distinguer du commun des mortels.

Cependant, ces temps derniers, un peu partout, on a beaucoup simplifié le costume des gens de robe. Seule la magistrature anglaise, qui passe pour la plus ancienne de notre époque, conserve encore ses perruques traditionnelles et ses robes majestueuses, emblèmes de son autorité. Maintes fois, on a essayé de modifier tout cet attirail plutôt encombrant, mais ce fut toujours sans succès. Dernièrement encore, un grand quotidien de Londres eut la témérité de demander la suppression pure et simple des perruques, sous prétexte que, servant quelquefois à cacher des ans l'irréparable outrage, elles permettaient à des juges trop vieux de conserver des charges qu'ils ne sont plus capables de remplir convenablement.

Ce fut un tolle général de la part de la magistrature assise aussi bien que celle debout et la demande du journal londonien n'eut pour résultat qu'une application plus stricte encore de la réglementation à laquelle est soumis le port des couvre-chefs en crins de cheval et des robes plus ou moins précieuses des magistrats de la Grande-Bretagne.

Cette réglementation est assez spéciale pour que je me permette de vous en donner un rapide aperçu.

Tout d'abord, en principe, plus une charge est élevée, plus elle est payée, plus la perruque de son titulaire est grande.

La forme et la construction de la perruque

sévère et officiellement le juge ne le verra, ni l'entendra.

Cette étiquette du costume donne parfois lieu à des scènes du plus haut comique.

Par exemple, un avocat pressé d'arriver du tribunal oublie robe et perruque. Il est alors forcé d'avoir recours à l'obligeance d'un collègue complaisant qui lui prête ces objets.

Quelle que soit la gravité de la cause jugée, personne ne peut garder son sérieux, en le voyant plaider affublé d'une perruque qui lui tombe parfois jusqu'aux oreilles, à moins qu'elle ne reste perchée sur le sommet de sa tête.

✍ L. KUENTZ.

Sur les Rives du Bosphore

La Jeune Turquie

✍ invente des supplices

Les Jeunes-Turcs sont aussi barbares qu'Abdullahid, et, chaque jour, leur tyrannie est marquée par de nouvelles cruautés. Les journaux turcs eux-mêmes ont raconté la triste aventure d'un certain Contoyannis, attaché à la Légation hellène à Constantinople. Ce Contoyannis avait été accusé par le gouvernement jeune-turc de vendre des billets de la Loterie pour l'augmentation de la flotte grecque. On s'était emparé du Contoyannis et on lui avait enfoncé sous les ongles des mains et des pieds, de petites chevilles en bois.

Les Jeunes-Turcs viennent de se montrer encore plus cruels envers un certain Démétrios Georgiell, sujet bulgare. Il allait, prétend-on, de village en village à travers la province de Macédoine et il vendait des portraits du tsar Ferdinand I de Bulgarie et du roi Georges de Grèce. Cela, aux yeux des Jeunes-Turcs, équivalait à une excitation à la révolte contre la puissance ottomane.

Georgiell fut donc arrêté dans le village de Derkos, en Macédoine; puis il fut conduit à la prison de Kanli-Koulé.

Là, on le garda durant vingt-cinq jours. Et, convaincu qu'il était au courant des mouvements des bandes bulgares et grecques en Macédoine, les autorités turques mirent Georgiell à la torture.

On le coucha sur une table de marbre, après l'avoir dépouillé de ses vêtements. Le froid du marbre glaçait la chair du prisonnier qui tombait en syncope. Ensuite, sous prétexte de lui rendre la chaleur et de le ranimer, on lançait sur la table de marbre des seaux d'eau bouillante dont la nappe glissait et mordait en passant les membres du supplicié qui se réveillait en hurlant de douleur.

Pendant trois jours, trois fois le soleil se coucha derrière les monts de Thessalie et trois fois le soleil se leva à l'orient; Georgiell était là, sur le marbre, et les bourreaux toujours renouvelés, tour à tour jetaient l'eau bouillante et laissaient le marbre revenir à sa température normale.

Ensuite, l'on fit chauffer au rouge des instruments de fer. Et, alors lentement avec des tenailles de fer, on brûla les doigts de Georgiell, parce que ces doigts coupables avaient tenu et colporté les portraits des ennemis des Turcs.

Quand les dix doigts furent tombés sous la morsure du feu, on entraîna Georgiell, jusqu'au Bosphore par les souterrains où tant de victimes cousues dans des sacs, avaient été jetées aux flots.

On immergea Georgiell; on le retira assez tôt pour qu'il ne fût point asphyxié, mais l'on recommença cette immersion, une dizaine de fois.

Enfin, on rendit à la victime la liberté; mais on ne lui donna que vingt-quatre heures pour quitter la Turquie. On espérait qu'il tomberait mort sur le chemin et que les vautours, ces Jeunes-Turcs de l'espace, le mangeraient.

✍ ROBERT DUNIER.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs

de

« Llanos »

par

HENRY LETURQUE

Au Venezuela une bande de pirates, les Rojos du chef El Rayo, veulent le trésor du riche propriétaire don Yago et ont dans ce but capturé sa nièce Carmencita et son frère Fernando. Mais ceux-ci sont délivrés par une poignée de braves gens : Gaspard de Larance, condamné jadis injustement et qu'une circonstance fortuite a fait échapper du bagne, son frère de lait Fred, l'ex-Rojo Francisco, les Indiens Jap et Angostura. Ils ont également sauvé le trésor de don Yago.

Gaspard de Larance se découvre le neveu de Fernando et devient le fiancé de Carmencita. Il faut délivrer don Yago ! Les amis enlèvent le yacht gardé par une bande de Rojos et fuient avec le trésor. Mais le nouveau chef des bandits, El Tuerto, leur donne la chasse.

CHAPITRE XV (Suite.)

Le rio Cortito doit son nom au peu de longueur de son parcours : quatre kilomètres au plus à partir de sa source jusqu'à l'endroit où il se jette dans l'Orénoque. En revanche, son lit est profond de quinze à vingt mètres et ses rives, séparées par une largeur moyenne de cinquante mètres, sont taillées à pic, sans pente aucune.

Cette dernière configuration a seule empêché El Tuerto de franchir le rio à la nage.

Avec des bords moins abruptes, c'eût été jeu de... poulains pour les chevaux des Rojos.

Les braves animaux en seront quittes pour huit kilomètres de plus de galop. Heureusement pour eux, ils sont au repos depuis plusieurs jours; aussi leur course est telle que leurs cavaliers ne pensent même pas à les inciter de la voix ou de l'éperon.

Un arroyo leur barre la route, il est large de cinq à six pieds.

Ils le franchissent en un saut de deux mètres et repartent aussi rapides.

« Halte ! »

La troupe vient de s'arrêter sur l'ordre de Miguel, qui crie déjà au lieutenant :

« El Tuerto, le cadavre d'un des espions ! »

— Où ?

— Là ! dans l'arroyo, sur la gauche ! »

Les deux hommes courent à l'endroit où Miguel a vu le corps.

C'est bien celui d'un Rojo, l'espion au bandeau noir tombé sous la balle de Fred. Il flotte, ventre en l'air, et, à l'endroit de la poitrine, un trou apparaît dans ses vêtements.

« Amigos, fait le lieutenant en se tournant vers ses hommes, votre camarade a été tué par les scélérats auxquels Francisco

Reproduction et traduction réservées. Voir les nos 755 à 779.

s'est vendu, c'est par eux que Pepe a été également assassiné, amigos, nous allons les venger tous deux. »

Un signe, les bandits rendent la main à leurs chevaux.

Ils sont à la source du rio; un « à droite, » ils la contournent et filent vers l'Orénoque suivant une ligne oblique.

Le sol tremble sous les pieds des bêtes, le martèlement de leurs sabots donne l'illusion de ce ronflement qui annonce l'approche de l'ouragan.

« Le bateau ! le bateau ! nous le tenons, mil diablos ! » hurle le lieutenant.

Il vient d'apercevoir le yacht immobile en face l'embouchure du Desagredo, un rio qui tombe dans l'Orénoque, sur l'autre rive du fleuve.

Dans sa joie, il a donné des deux éperons en même temps dans le ventre de son cheval.

Affolée, la bête bondit en foulées qui, en dix secondes, la portent à cinquante mètres en avant de la troupe.

Au cri poussé par son chef, Miguel a déjà répondu par un autre.

« Là-bas ! là ! vers le campo¹, regardez, carai ! »

El Tuerto a entendu et ses regards se portent du côté opposé au fleuve.

Une troupe de cavaliers arrive à fond de train et court droit sur le yacht.

Un coup de sifflet se fait entendre, sec comme le bris d'une lame d'acier, et tous les chevaux s'arrêtent net, les jambes de devant raidies, semblables à des piquets, celles de derrière allongées sous le corps, la croupe touchant à terre.

On les dirait cloués au sol.

Miguel est auprès d'El Tuerto. Sec, fluet, nerveux, agile, il se met droit sur sa selle et, les deux mains placées au-dessus de ses yeux, il observe les nouveaux arrivants.

Le bandit qui a remplacé Francisco est doué d'une vue dont l'acuité est légendaire parmi ses camarades, et là où les autres ne voient qu'un groupe compact, il discerne des détails invisibles pour des yeux moins clairvoyants que les siens.

Il retombe en selle, ses pieds reprennent contact avec les étriers, et il se tourne vers El Tuerto.

« Lieutenant, cette troupe, c'est la fille de don Cristobal, son oncle, le vieux Domingo et d'autres domestiques sans doute. Quant au cavalier qui galope en tête, c'est Pepe, le frère de Francisco.

— Pepe ! Francisco ! répond l'autre, ces hommes-là sont donc des démons ? »

Comme un trait de feu, la vision de tout ce qui a été conçu et exécuté par Francisco vient de traverser le cerveau d'El Tuerto. C'est à bord du yacht que se trouve le trésor, c'est à bord du yacht que Carmencita et les siens vont s'embarquer pour regagner le Bas-Orénoque et fuir le Venezuela. Les yeux du misérable s'illuminent d'un éclair de joie, la joie de la vengeance, la joie de l'avare qui va mettre la main sur des millions, et, singulier effet psychologique, la certitude du triomphe apaise sa rage, calme

¹. Plaine.

Les fuyitifs sont pris entre deux feux. Montés sur leurs chevaux petits et nerveux, les cavaliers andains — les Andains, comme on les appelle

— s'approchent rapidement et, déjà, l'œil distingue nettement leurs larges sombreros de feutre gris entourés d'une torsade d'argent et leurs ponchos en poil de cigogne rayés alternativement de jaune, bleu, rouge, les couleurs vénézuéliennes.

Le régiment est à son effectif complet de deux cent cinquante hommes.

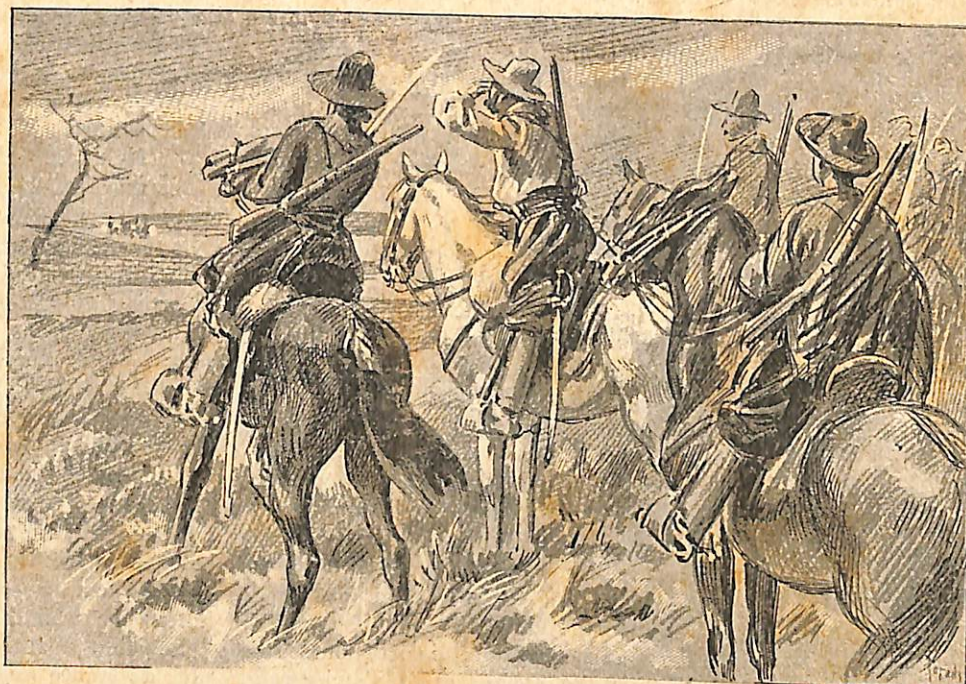
A quelques mètres en avant de la colonne, deux officiers galopent de chaque côté d'un troisième personnage au sombrero noir et au poncho de même couleur.

Pour insigne unique, une torsade d'or orne son chapeau.

A la vue des fuyitifs, il fait un geste de la main et l'un des officiers, tirant son sabre, se tourne à moitié sur sa selle pour lancer un commandement.

La colonne se sépare en deux, l'une galopant sur sa droite, l'autre se dirigeant vers l'Orénoque.

est entre les mains de ceux qui arrivent. — Ils ne m'auront toujours pas vivante ! » répond la jeune fille.



LES COUREURS DE « LLANOS »

Les deux mains placées au-dessus des yeux, Miguel observe les nouveaux arrivants. (P. 430, col. 3)

« Halte ! » fait Pepe.

Et il ajoute aussitôt, s'adressant à Carmencita :

« Señorita, amis ou ennemis, notre sort

milla disait à son père.

« Mon père, je vous en supplie, la mort plutôt que le déshonneur. »

(A suivre.)

HENRY LETUR

Palmarès du Concours de Septembre

LES VOYAGEURS DE COMMERCE

1^{er} Prix : UN BON A LOTS DU CRÉDIT FONCIER prenant part aux tirages annuels comportant de nombreux lots dont un de CENT MILLE FRANCS.

M. GASTON OZAU, Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir), 2,115.

2^e Prix : UN EXERCISEUR SANDOW, nouveau modèle de la célèbre marque

M. CHARLES LEYS, Pont-de-Boulogne (Pas-de-Calais), 2,113.

3^e au 5^e Prix : UNE JUMELLE DE THÉÂTRE, monture nickelée, MM. H. LOCRET, Fontaine-Daniel (Mayenne), 2,115; PRUVOST, Charleville, 2,112; G. MANIFICAT, Grenoble, 2,116.

6^e au 10^e Prix : UN JOLI ALBUM relié, Le Sang gaulois, compositions d'Ed. Zier.

MM. M. CHEVREL, Paris, 2,117; D. GANACHAUD, Fléac (Charente), 2,110; FABRE, Villefranche-sur-Mer, 2,110; E. CARTE, Les Andelys, 2,118; H. MIART, Mézières, 2,118.

11^e au 16^e Prix : UNE CHAÎNE DE MONTRE avec breloque.

MM. H. PÉCHEYRAN, Issy-les-M., 2,119; PILARDEAU, Levallois, 2,119; E. RETAILLÉ, Sées, 2,109; L. RENAUDT, Asnières, 2,120; L. HUGUENARD, Paris, 2,120; M. MOUTON, Paris, 2,120.

17^e au 20^e Prix : UNE ÉPINGLE DE CRAVATE, a'gent.

MM. CH. GARNIER, Lorient, 2,120; H. MARETTE, Paris, 2,120; F.

SOLUTIONS

Première série.

Le premier placier s'est arrêté dans chacune des villes suivantes, situées sur la même ligne : ORLÉANS, MONTLUÇON, GUÉRET, LIMOGES, CAHORS, TOULOUSE.

Deuxième série.

Le second placier s'est arrêté à : MELUN, GIEN, NEVERS, MACON, LYON, VALENCE.

Troisième série.

Le troisième placier s'est arrêté à : LAON, TERGNIER, BUSIGNY, DOUAI, LILLE, DUNKERQUE.

Quatrième série.

Le quatrième placier s'est arrêté à : CHARTRES, LE MANS, LAVAL, RENNES, ST-BRIEUC, BREST.

Cinquième série.

Enfin le dernier placier s'est arrêté à : REIMS, CHALONS-SUR-MARNE, BAR-LE-DUC, NANCY, AVRICOURT.

Question de classement.

Conformément à l'usage, la question de classement a servi à départager les envois entièrement bons. Nous avons donc primé, parmi les concurrents ayant résolu exactement ce concours, ceux qui ont indiqué un nombre se rapprochant le plus du véritable nombre d'envois qui nous sont parvenus : 2.114.

On trouvera, après les noms des lauréats, le nombre indiqué par chacun d'eux. Plusieurs concurrents ayant donné un nombre identique, force nous a été de procéder à un tirage au sort pour l'attribution de la place.

A notre grand regret, nous avons dû éliminer un certain nombre d'envois dont les auteurs n'avaient pas répondu à cette question de classement.

Housset, Le Havre, 2,121; NACKER, Paris, 2,121.

21^e au 30^e Prix

PORTE-MONNAIE officielle

MM. L. COLIN, Sauvignonne, 2,121; G. AUBIN, Jouse, 2,123; R. CAPELLE, St-tin, 2,105; G. DUFOREST, 2,105; M. DAVOIGNEAU, 2,124; LÉCUYER, Laon, 2,103; M. C. LOMB, Reims, 2,103; M. CORNÉ, Bordeaux, 2,125; R. BERNARD, Paris, 2,125; E. CORUE, Dieppe, 2,125.

31^e au 40^e Prix : UN ÉLÉ-GANT PÈSE-LETTRES.

MM. A. GUYOU, Versailles, 2,128; DOLLÉE, Chivy-les-Etouvelles (Aisne), 2,100; M. DESCHAMPS, Bourges, 2,100; J. LEBEUF, Port-sur-Saône, 2,100; Mlle A. BOYER, Vernon, 2,128; H. CHOBEAUX, Paris, 2,100; L. BATTISTINI, Guissey (Finistère), 2,100; E. DAMBROISE, Spincourt, 2,100; E. ROUZAUD, Courbevoie, 2,100; L. NICOLAS, Brouvelieures (Vosges), 2,100.

41^e au 50^e Prix : UNE EXCELLENTE LOUPE, monture nickelée.

MM. P. DÉNIAU, Cusset, 2,100; Mlle S. CLAMER, Nancy, 2,100; BELLOY, St-Mandé, 2,100; A. PASCAL, Villeneuve-les-Avignon, 2,100; E. SIMONNET, St-Denis, 2,100; V. GAUTIER, Perthes-en-Gâtinais, 2,129; J. SIMON, Bayeux, 2,099; FORTIN, Paris, 2,130; R. PÉNET, Ste-Feyre (Creuse), 2,098; V. RIBIÈRE, St-Junien, 2,132.

Sceaux. — Imprimerie Charairo.

Le Directeur Gérant : PAUL CHARPENTIER.

Concours de Septembre
Bon 2